



**BIBLIOTECA
CENTRALA A
UNIVERSITĂȚII
DIN
BUCUREȘTI**

Nº Curent 74 Format

Nº Inventar ¹²¹ 2160 Anul

Secția Raftul

BLACK.

2

~~Nov. 21/60~~

~~Nov. 73.~~

BLACK

PAR

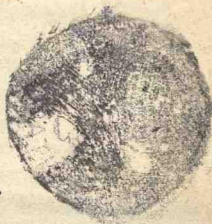
CONTROL 195

ALEXANDRE DUMAS.

Donatiunea

J. AL. SAMURCAS

II



121

PARIS, 1858.

NAUMBOURG, A L'EXPÉDITION DE LA BIBLIOTHÈQUE
CHOISIE (L. GARCKE).

1961

B L A C K

Biblioteca Centrului Universitar
BUCUREȘTI

Cota

73

Inventar

C121

RC 54/01

B.C.U. Bucuresti



C121

1961

EXEMPLE A L'EXPOSITION DE LA BIBLIOTHEQUE
CHASSE (A. CHASSE)

XI

Où le chevalier de la Graverie apprend à nager.

(Suite).

Dumesnil s'aperçut de la distraction de son convive; il tourna la tête et vit la jeune fille qui déjeûnait sans penser à eux.

— Ah! dit le capitaine, tu regardais notre hôtesse.

Le chevalier rougit.

— Oui, dit-il.

— Veux-tu que je lui dise de venir déjeûner avec nous ?

— Oh! non, non, fit le chevalier, je pensais seulement que l'on est bien et fraîchement sous ces arbres.

— Veux-tu que nous allions déjeûner avec elle ?

— Mais non, mais non, dit le chevalier, nous

sommes bien ici ; seulement, changeons de place, le soleil me fatigue la vue.

Le capitaine secoua la tête. Il était évident qu'il devinait quel soleil éblouissait le chevalier,

Il changea de place sans observation aucune.

Après le déjeuner, le chevalier demanda :

— Qu'allons-nous faire ?

— Mais répondit le capitaine, ce que l'on fait ici après le déjeuner, la sieste.

— Oh ! dit le chevalier, en effet, j'ai fort mal dormi cette nuit, et je me sens tout brisé.

— La sieste te remettra.

— Je le crois.

Et tous deux sortirent pour trouver un toit convenable, la sieste en plein air étant bien plus agréable que la sieste dans les cases, si bien aérées qu'elles soient.

Seulement le chevalier désirait ne pas être dérangé pendant son sommeil.

Le capitaine lui indiqua le jardin de leur case comme étant l'endroit le plus sûr.

Tous deux le parcoururent, cherchant une place qui leur convint.

Le chevalier s'arrêta à une couche moelleuse de gazon, ombragé par les branches d'un gardania, qui, retombant jusqu'à terre, formaient comme une tente.

Seulement une source d'eau fraîche et pure, sortant d'entre les racines du gardania, rendait

légèrement humide ce gazon qui attirait le chevalier.

Dumesnil s'était précautionné d'une immense natte, plus occupé qu'il était que son ami des choses matérielles; il étendit la natte sur le gazon tout emperlé.

— Reste ici, lui dit-il, puisque l'endroit te plaît, je trouverai bien quelque autre place où l'ombre soit aussi épaisse et le gazon plus sec.

Dieudonné répliquait rarement lorsque son ami avait décidé une chose: il étendit la natte sur laquelle on eût pu coucher quatre personnes, veilla à ce qu'aucun caillou ne lui fit faire saillie, s'aperçut seulement alors de sa grandeur et se retourna pour dire au capitaine qu'il lui semblait qu'il y avait largement place pour deux.

Mais le capitaine avait déjà disparu.

Le chevalier résolut alors d'user de la natte à lui tout seul. Il ôta sa redingote qu'il roula en tampon et dont il fit un coussin pour sa tête, regarda quelque temps les efforts inutiles que faisait le soleil pour pénétrer à travers les branches du gardania, suivit des yeux les évolutions de deux oiseaux qui semblaient taillés dans le même saphir, ferma les yeux, les rouvrit, les referma encore, soupira et s'endormit.

XII

Comment le chevalier de la Graverie apprit à nager.

Ce n'était pas un refuge bien assuré que le sommeil contre les rêves que, depuis la veille, le chevalier faisait tout éveillé.

Aussi, son sommeil fut-il des plus agités.

D'abord, il revit les belles nageuses de la veille; seulement, comme les sirènes du cap Circé, elles se terminaient en poissons et tenaient à la main l'une une lyre, l'autre un cyste, toutes un instrument quelconque, avec lequel elles accompagnaient une voix ravissante et pleine de promesses d'amour; mais le chevalier, bercé dans les traditions mythologiques du XVIIIe siècle et sachant le danger d'un pareil concert, détournait la tête et, comme Ulysse, se bouchait les oreilles. Puis, il abordait à terre, où? il n'en savait rien; sans doute à Thèbes ou à Memphis; car, sur sa route, à droite et à gauche, sur des piédestaux de marbre, il voyait accroupis ces monstres à corps de lion, mais à poitrine et à tête de femme, symbole de Neith, la déesse de la Sagesse, et que l'antiquité a baptisés du nom de sphinx; seulement ces sphinx, au lieu d'être de marbre comme leurs piédestaux, étaient vivans,

quoique enchaînés à leur place; leurs yeux s'ouvraient et se fermaient, leurs poitrines se levaient et s'abaissaient, et il semblait au chevalier qu'ils le regardaient avec des regards d'amour; enfin avec un effort, l'un d'eux leva la patte et l'étendit vers le chevalier, qui, pour éviter l'attouchement, fit un bond de l'autre côté; mais l'autre sphinx leva la patte à son tour; ce que voyant les autres sphinx, ils en firent tous autant.

Et cependant il était évident que les monstres égyptiens, la douceur de leur regard et l'agitation de leur poitrine en faisaient foi, n'avaient pas de mauvaises intentions contre le chevalier.

Au contraire.

Mais le chevalier semblait plus craindre la bienveillance des monstres que leur haine.

Il cherchait où fuir et comment fuir.

Ce n'était pas chose facile, les piédestaux s'étaient mis en mouvement comme mûs par une grande machine, et il se trouvait complètement enveloppé.

En ce moment, il sembla au chevalier qu'il se formait près de lui un nuage ayant la forme de ces gloires sur lesquelles descendent, au théâtre, les princesses endormies. Ce nuage semblait n'attendre que le moment où le chevalier serait couché dessus pour quitter la terre.

Et comme les yeux des monstres devenaient de plus en plus tendres, comme leurs seins devenaient de plus en plus palpitans, comme leurs

griffes effleuraient presque le collet de son habit, le chevalier n'hésita plus, se coucha sur son nuage et s'envola avec lui.

Mais alors il parut au pauvre Dieudonné que le nuage s'animait, que ses flocons n'étaient rien autre chose qu'une robe de gaze, que la partie solide sur laquelle il s'appuyait était un corps, que ce corps comme celui d'Iris, la messagère des dieux et qui traversait l'espace comme elle, était celui d'une belle jeune fille, aux membres arrondis, aux chairs palpitantes, à l'haleine enflammée.

Elle avait sauvé le chevalier, mais pour elle; elle l'emportait, mais dans sa grotte; elle le couchait sur un lit de sable fin, mais elle se couchait à ses côtés; et comme si son haleine devait faire passer dans la poitrine terrestre le feu qui brûlait dans sa poitrine divine, la belle messagère semblait lui souffler le feu de son cœur sur les lèvres.

La sensation fut si vive, que le chevalier poussa un cri et se réveilla.

Il ne rêvait qu'à moitié.

Mahaouni était couchée près de lui, et c'était le souffle de la jeune Taïtienne qui le brûlait.

Comme le chevalier, Mahaouni, après son déjeuner, avait cherché un endroit où faire sa sieste.

Elle avait vu le chevalier endormi dans le plus charmant endroit du jardin et couché sur

une natte trois fois trop grande pour une personne seule.

Elle n'avait vu aucun mal, la charmante fille de la nature, à lui emprunter, pour une heure ou deux, la portion de natte dont il ne se servait pas.

Et sur cette portion de natte elle s'était endormie sans plus mauvaise idée qu'un enfant près de sa mère.

Seulement, pendant son sommeil, agitée, elle aussi sans doute par quelques songes, son bras s'était étendu, sa poitrine s'était gonflée et son souffle de flamme était venu brûler les lèvres du chevalier.

Elle dormait toujours.

Le chevalier détacha délicatement le bras de la jeune fille, qui s'était enlacé à son épaule, s'éloigna avec toutes les précautions du monde, se dressa avec peine sur ses pieds, et, une fois sur ses pieds, se mit à courir sans trop savoir où il allait, abandonnant sa redingote qu'il avait mise bas pour lui servir d'oreiller à lui-même, et qui, pour le moment, servait d'oreiller à Mahaoui.

Le chevalier se sauvait du côté de la mer et ne s'arrêta que lors que celle-ci lui fit obstacle.

Il était à peu près une heure de l'après-midi, c'est-à-dire que le soleil, à son zénith, embrasait le ciel, et, par contre-coup, la terre.

Le chevalier songea quelle douce jouissance,

quelle suave volupté doivent éprouver les nageurs, qui, comme les poissons ou les femmes taïtiennes, peuvent glisser entre deux eaux. Ce fut alors qu'il regretta presque douloureusement de ne pas avoir étudié cette partie indispensable de l'éducation d'un homme.

Mais, sans savoir nager, il pouvait néanmoins jouir de la fraîcheur de l'eau; il avait remarqué dans les anfractuosités du rivage des grottes naturelles où la mer formait des espèces de baignoires.

Là se trouvaient les deux délices qu'il cherchait, l'ombre et la fraîcheur.

Le chevalier résolut de se les procurer.

Il descendit le long du rivage, opération qui ne fut pas sans difficulté, la marée étant basse, et comme s'il eût eu à la main la baguette d'une fée pour exaucer ses désirs, il trouva une grotte qui semblait taillée sur le modèle de celle de Calypso.

Il regarda de tous côtés si la grotte n'était point habitée.

La grotte était parfaitement solitaire.

Le chevalier pensa donc que sa pudeur ne courait aucun risque; il dévêtit l'une après l'autre chaque pièce de son costume, posa le tout dans une grotte en miniature placée près de la grande, et, tâtant le sol du pied, il pénétra sous l'arcade décrite par le rocher.

A l'endroit le plus profond, à peine le chevalier trouva-t-il trois pieds d'eau.

Cette eau tiède, mais rafraîchie par l'ombre que le rocher répandait au-dessus d'elle, lui fit éprouver une des plus délicieuses sensations qu'il eût jamais ressenties.

Il se demanda comment un homme pouvait ne pas savoir nager.

Mais il se répondit que, pour apprendre à nager, il fallait se montrer à peu près nu à d'autres hommes, et Dieudonné, grâce aux chanoinesses, avait été élevé dans de telles idées de pudeur, qu'il frissonnait rien qu'à cette idée d'apprendre à nager avec Dumesnil, qui cependant était son meilleur ami.

Il avait par bonheur découvert cette grotte, il n'en parlerait à personne et y passerait une partie de ses journées, les sensations de bien-être qu'il y éprouvait étant telles, qu'elles pouvaient lui tenir lieu de toute récréation.

Il est évident que l'esprit lui-même ne demande aucune distraction quand le bien-être matériel est tel que l'homme n'a pas trop de toutes ses facultés physiques et intellectuelles pour l'apprécier.

Le chevalier resta ainsi une heure ou deux plongé dans une béatitude qui ne lui permettait pas même de mesurer le temps.

Tout à coup, il fut tiré de cette espèce d'ex-

tase par le bruit d'un corps pesant qui tombait dans l'eau.

Il avait vu vaguement passer quelque chose dans l'air, mais il lui était impossible de dire quoi.

Au bout d'un instant, il vit reparaitre une tête rieuse à la surface de la mer.

C'était celle de Mahaouni.

Elle prononça quelques mots qui semblaient un appel à ses compagnes.

L'appel ne fut pas vain.

Un corps traversa l'espace, passant avec la rapidité de l'éclair, et s'enfonça dans l'eau avec le même bruit que le chevalier avait déjà entendu.

Puis un troisième, puis un quatrième, puis dix, puis vingt.

C'était toutes les belles paresseuses que le chevalier avait vues le matin prenant un bain de rivière, et qui, pour varier leurs plaisirs, prenaient un bain de mer.

Toutes les têtes reparurent les unes après les autres; puis ces filles d'Amphitrite, comme eût dit un poète grec, se livrèrent à leur amusement favori, la natation.

Diendonné les voyait, mais elles ne pouvaient le voir, caché qu'il était dans l'ombre de sa grotte.

Une seconde heure se passa, que le chevalier,

nous devons l'avouer, ne trouva pas plus longue que la première.

Ajoutons même qu'il portait une telle attention au spectacle qu'il avait sous les yeux, qu'il ne s'aperçut que l'eau augmentait que lorsqu'il eut de l'eau jusque sous les aisselles.

C'était tout simplement la marée qui montait. Dieudonné n'avait pas songé à ce phénomène, et il n'éprouva une inquiétude réelle qu'en voyant flotter ses vêtemens à la surface de l'eau.

La grotte où le chevalier les avait déposés étant plus basse que l'autre, la mer y avait pénétré d'abord, et avait enlevé les habits du chevalier.

En voyant ses hardes se balancer sur les flots, le chevalier voulut crier, mais c'était indiquer sa présence aux femmes; il n'osa.

Si au moins il eût eu sur le dos ses habits qui s'en allaient flottans, il n'eut point hésité à paraître habillé devant elles, car elles ne lui paraissaient pas des déesses à le punir à la manière d'Actéon.

Mais, s'il eût été habillé, il n'eût eu aucun motif d'appeler.

Le chevalier se trompait, car sa situation devenait grave.

L'eau qui atteignait sa ceinture à peine lorsqu'il était entré dans la grotte, qui avait peu à peu monté jusqu'à ses aisselles, atteignait son menton.

Il est vrai qu'en se reculant de quelques pas il pouvait gagner un pied.

Mais le chevalier commençait à comprendre sa situation.

Le flux arrivait.

Et, regardant autour de lui, il pouvait voir à quelle hauteur l'eau montait dans la grotte.

A marée pleine, il aurait quatre pieds d'eau par-dessus la tête.

Le chevalier faillit s'évanouir; une sueur froide glaça ses cheveux.

En ce moment les nageuses jetaient de grands cris; elles venaient d'apercevoir ses vêtemens.

Comme elles ne savaient pas ce que ces vêtemens voulaient dire, elles nagèrent vers la grotte.

Mais, au lieu de les appeler à son aide, Dieu-donné, plein de honte, recula tant qu'il put reculer.

Les jeunes femmes prirent, l'une le gilet, l'autre le pantalon, l'autre la chemise, tout en ayant l'air de se demander comment ces habits se trouvaient là.

Il n'y avait point à s'y tromper, c'étaient des habits d'Européen.

Le chevalier avait bonne envie de leur redemander ses habits; mais quand il les leur aurait redemandés, qu'en ferait-il, mouillés comme ils l'étaient?

C'était un paquet à sauver avec lui, et il avait déjà plus de chances de se sauver tout seul.

L'eau montait incessamment.

Le chevalier sentait que dans dix minutes il aurait de l'eau par-dessus la tête.

Une vague qui arriva plus haute que les autres lui couvrit le visage d'écume.

Le chevalier instinctivement jeta un cri.

Ce cri, les nageuses l'entendirent.

Une seconde vague suivit la première.

Diudonné pensa au capitaine, et, comme si celui-ci eût pu l'entendre, il cria :

— A moi, Dumesnil, au secours ! au secours !

Les nageuses ne comprirent point ces paroles ; mais il y avait, dans la façon dont elles étaient prononcées, un tel accent de détresse, qu'elles devinèrent que celui qui avait jeté ce cri était en danger de mort.

Le cri venait évidemment de la grotte.

Une d'elles y pénétra, nageant entre deux eaux.

Tout à coup, le chevalier vit à deux pas devant lui se dresser une tête.

C'était celle de Mahaouni.

Elle devina, au visage décomposé du chevalier la situation où il se trouvait.

Elle fit un cri d'appel ; toutes ses compagnes accoururent.

Le chevalier se trouvait juste dans la situation de Virginie sur le pont du *Saint-Géran*.

Sauvée, si elle voulait accepter le secours du matelot nu qui s'engageait à la porter au rivage ;

Perdue, si elle refusait.

Les Taïtiennes faisaient entendre par leurs gestes, et essayaient de faire entendre par leurs paroles, à Dieudonné, qu'il n'avait qu'à s'appuyer sur elles et qu'elles le porteraient à terre.

Deux d'entre elles, étroitement entrelacées, formaient une espèce de radeau sur lequel il pourrait s'étendre;

Tandis que, de la main gauche et de la droite, il se soutiendrait sur les épaules des deux nageuses.

Rendons au chevalier cette justice, qu'il hésita un instant, qu'un instant il eut la chaste pensée de mourir comme la vierge de l'Île-de-France.

Mais l'amour de la vie l'emporta. Il ferma les yeux, s'étendit sur le radeau mobile, appuya ses mains sur les rondes épaules des belles nymphes et se laissa aller.

Murmura-t-il le nom de Mathilde?

Nous n'étions pas là pour l'entendre et nous n'en répondrions pas.

Trois ou quatre mois après cet événement dont Dieudonné s'était bien gardé de parler au capitaine, chassant des oiseaux de mer avec son ami, Dieudonné, en se penchant imprudemment hors du bateau, tomba à la mer,

Le capitaine poussa un cri terrible, jeta rapidement bas sa veste et son gilet pour s'élan-
cer après Dieudonné; mais, au moment où il allait accomplir cet acte de dévouement, il vit, à

sa grande stupéfaction, le chevalier qui remontait à la surface de la mer, à l'aide d'un vigoureux coup de pied donné dans l'eau, et qui, arrivé à cette surface, faisait sa brassée non pas comme un caleçon rouge, mais comme un honnête caleçon bleu.

Dumesnil fut si étourdi de ce qu'il voyait, qu'il en resta non-seulement muet, mais immobile.

— Eh bien ! dit Dieudonné, donne-moi donc la main pour m'aider à remonter dans la barque !

Dumesnil lui donna la main, le chevalier remonta.

— Mais où diable as-tu donc appris à nager ? lui demanda Dumesnil.

Dieudonné devint rouge jusqu'aux oreilles.

— Ah ! surnois, dit le capitaine.

Puis, éclatant de rire :

— Eh bien, conviens, ajouta-t-il, que ce sont là des maîtres nageurs qui valent ceux de Deligny.

Dieudonné ne répondit point ; mais l'habileté avec laquelle il s'était tiré du danger prouvait que le capitaine avait raison.

XIII

L'homme propose et Dieu dispose.

Trois années s'écoulèrent dans ce paradis terrestre; au bout de ces trois années Dieudonné était, non pas guéri tout-à-fait, mais presque guéri de cette mélancolie profonde qu'il avait emportée de France.

Tout l'honneur de cette quasi guérison morale devait revenir au capitaine, comme l'honneur de la guérison physique revenait au médecin. Il est vrai que l'un comme l'autre avait employé les moyens que mettait sous sa main la mère nature; mais ces moyens, n'étaient, à tout prendre, que les médicamens; le guérisseur véritable était celui qui en avait dirigé l'emploi.

Le chevalier paraissait donc heureux; s'il prononçait encore le nom de Mathilde, ce n'était plus qu'en rêve. Réveillé, sa volonté était plus forte, et si ce n'était pas une guérison, c'était au moins une victoire.

Pas une seule fois, pendant ces trois ans, il n'avait été question du retour du chevalier en France, et pas une seule fois le chevalier n'avait paru, sinon s'en souvenir, du moins la regretter.

Il est vrai que, pendant ces trois années, le

capitaine, constamment à l'affût de ce qui pouvait distraire son ami, inquiet de ce qui pouvait lui plaire, occupé de lui conserver les petits soins et les prévenances auxquels son éducation et son ménage l'avaient habitué, n'avait jamais laissé son front s'assombrir sans essayer de le dérider, en retrouvant quelque épave de l'humeur joyeuse de sa jeunesse; enfin, Dumesnil n'était jamais resté une minute au-dessous du rôle que le remords lui avait imposé.

Avec les tendances affectueuses du chevalier de la Graverie, on doit comprendre combien l'ami auquel il devait le repos de son cœur, lui était devenu cher, et surtout nécessaire.

Le grand enfant avait toujours besoin d'une mère, ou tout au moins d'une nourrice.

Aussi Dieudonné avait-il perdu complètement l'habitude de se diriger moralement et physiquement lui-même; il vivait, aimait, jouissait pour lui seul.

Le capitaine seulement était obligé de penser pour deux.

Un soir qu'ils se promenaient tous deux, le capitaine fumant, le chevalier grignottant des morceaux de sucre au milieu de cette adorable population féminine qui demandait à l'un le superflu de ses bouts de cigares, de temps en temps un petit verre de cognac par dessus le marché, et rendait en échange de tout cela le parfum, les baisers

et l'amour, le capitaine se trouva tout à coup indisposé.

Dumesnil, qui était d'une santé herculéenne, ne fit aucune attention à ce malaise et voulut continuer sa promenade; mais, au bout d'un instant, les jambes lui manquèrent, la sueur couvrit son front, et il se sentit une telle faiblesse, que, pour qu'il ne tombât point, on fut obligé de lui apporter une chaise tandis que son ami le soutenait.

Il n'y avait point à lutter, une maladie quelconque se déclarait avec une intensité de symptômes effrayante.

Le chevalier demandait un médecin à cor et à cris.

A cette époque qui précédait l'invasion anglaise et le protectorat français, il n'y avait pas de garnison dans l'île, et, par conséquent, pas de médecins, sinon les charlatans indigènes qui, à l'aide de certaines herbes et de certaines paroles, prétendaient guérir, et guérissaient peut-être, s'il est une hypothèse où le doute soit permis, c'est celle-ci, comme des docteurs à bonnets.

— Mahaouni, toujours disposée à rendre au chevalier tous les services qui étaient en son pouvoir, offrit d'aller chercher un de ces empiriques; mais le chevalier, qui était arrivé à parler couramment la langue taïtienne déclara que c'était un médecin européen qu'il voulait, français si c'était possible, et que comme il y avait des

bâtimens de toutes nations dans le port, et entre autres un bâtiment français signalé de la veille, c'était à ce bâtiment qu'il fallait aller demander secours.

Mahaouni se fit répéter deux ou trois fois le mot médecin en français, parvint à le prononcer d'une façon intelligible, et prenant sa course, elle alla piquer une tête audessus de la grotte que nous connaissons, et nagea avec la rapidité d'une dorade vers le bâtiment que son pavillon tricolore signalait comme français.

Cette dernière ligne indique que pendant le séjour du chevalier à Taïti, la révolution de 1830 s'était opérée, mais ce changement qui, si le chevalier fût resté en France, eût, selon toute probabilité, bouleversé bien des choses dans sa vie, passa pour lui presque inaperçu à trois mille cinq cents lieues qu'il était de Paris.

En arrivant dans les eaux du *Dauphin*, c'était le nom du brick français, Mahaouni sortit son beau torse de l'eau, et cria de toutes ses forces, quoiqu'avec un accent d'une douceur suprême.

— Un *midissin!* un *midissin!*

Malgré le léger changement que la Taïtienne avait fait dans le mot, le capitaine comprit parfaitement ce que demandait la passagère; il crut que la reine Pomarée était malade, et ordonna au docteur du *Dauphin*, jeune homme de vingt-six à vingt-sept ans, qui en était à son premier voyage, de se rendre à terre.

Lorsque Mahaouni vit descendre le canot et, dans le canot, le médecin, elle devina qu'elle était comprise, et, quelques instances que pût lui faire le jeune docteur pour la déterminer à revenir avec lui dans la barque, elle plongea, reparut à vingt pas, replongea encore pour paraître plus loin, et, bien avant la barque et les quatre rameurs, elle aborda à Papaéti.

Puis, aussitôt elle courut à la case des deux amis, l'une des plus proches du rivage, et leur cria :

— *Midissin! midissin!* et revint sur la plage pour guider le docteur.

La barque avait en quelque sorte suivi le sillage tracé par la jeune nageuse, et elle arrivait au bord comme celle-ci y revenait elle-même.

Le jeune docteur sauta à terre, suivit son guide et en quelques secondes fut à la porte de la case.

Le chevalier s'élança au-devant de lui, et, tout en lui présentant les excuses du dérangement qu'il lui causait, le conduisit au lit du capitaine.

Le docteur, en voyant qu'il avait à faire à des Français, comprit comment la messagère s'était adressée au *Dauphin* de préférence à tout autre bâtiment.

Il ne fit donc aucune question et s'avança droit au malade.

— Comment! dit-il, c'est vous, capitaine?

Le capitaine, déjà en proie à une prostration presque complète, ouvrit les yeux, reconnut à son tour le docteur, sourit, lui tendit la main et avec effort :

— Oui, c'est moi ; vous voyez, dit-il.

— Sans doute, que je vois, dit le docteur ; mais ce ne sera rien. Du courage ! qu'éprouvez-vous ?

Le chevalier avait bonne envie d'interroger, de demander comment le docteur et le capitaine se connaissaient ; mais voyant que le capitaine s'apprêtait à dire ce qu'il éprouvait, il remit à plus tard les questions.

— Ce que j'éprouve, dit le capitaine, c'est assez difficile à dire ; j'ai été pris tout à coup d'un malaise suivi d'une prostration qui m'a forcé de revenir à la maison et de me mettre immédiatement au lit.

— Et depuis que vous êtes au lit ?

— J'ai éprouvé des soubresauts, des tremblemens de membres, des alternatives de frissons et de chaleurs sèches.

— Un verre d'eau, demanda le docteur.

Puis, le présentant au malade :

— Essayez de boire, dit-il.

Dumesnil avala quelques gorgées.

— Tout me répugne, dit-il, et d'ailleurs j'avale difficilement.

Le docteur appuya deux doigts un peu au-dessous de l'estomac.

Le malade jeta un cri.

— Vous n'avez pas encore éprouvé le besoin de vomir? demanda le docteur.

— Pas encore, répondit le malade.

Le docteur demanda du papier et une plume.

Il n'y avait, bien entendu, ni papier ni plume dans la case.

Le capitaine demanda son nécessaire de voyage.

On le lui apporta.

Il en portait la clé suspendue à son cou.

Le capitaine ouvrit avec précaution son nécessaire; et comme s'il contenait des choses que l'on ne devait pas voir, il en tira du papier, de l'encre et une plume qu'il donna au docteur, lequel écrivit quelques lignes et demanda qui pouvait porter le billet au canot.

C'était un ordre à son aide de prendre dans la pharmacie du brick et de lui envoyer, à l'instant même, du laudanum, de l'éther, de l'eau de menthe et de l'ammoniac.

Comme Mahaouni ne pouvait pas donner les renseignemens nécessaires aux rameurs, ce fut le chevalier qui se chargea de porter le billet à la barque.

Il donna un louis aux quatre matelots pour qu'ils fissent diligence, et ceux-ci enlevèrent le bateau qui glissa immédiatement sur la surface unie de la rade, pareil à ces araignées aux longues pattes qui égratignent la surface des lacs.

Puis, il revint à la case.

Le docteur était absent; le chevalier s'enquit où il était allé; il s'était fait, par l'intermédiaire du capitaine, indiquer la rivière.

Le chevalier avait hâte de lui parler à lui seul.

Il se lança sur sa piste, et le trouva dans l'eau jusqu'aux genoux et cueillant une herbe que l'on appelle le poléon de rivière.

— Ah! docteur, lui dit-il, je vous cherchais.

Le docteur salua le chevalier et se remit à sa besogne, en homme qui comprend qu'on vient lui demander des renseignemens et qui sent qu'il n'en a pas de bien excellens à donner.

— Vous connaissez donc le capitaine Dumesnil? insista le chevalier.

— Je l'ai vu hier pour la première fois à bord du *Dauphin*, répondit le docteur.

— A bord du *Dauphin*! Et qu'allait-il faire à bord du *Dauphin*?

Il venait voir si nous n'avions pas de nouvelles de France, et il tenait tellement à parler à l'un de nos passagers, et quoique nous l'ayons prévenu qu'il y avait la fièvre jaune à bord, il a insisté pour monter.

Ces mots du jeune docteur furent un éclair pour le chevalier.

— La fièvre jaune! s'écria-t-il. C'est donc la fièvre jaune qu'a Dumesnil?

— J'en ai peur, répondit le jeune homme.

— Mais de la fièvre jaune, balbutia Dieu-donné, tout frissonnant, on en meurt.

— Si vous étiez la mère, la sœur ou le fils du capitaine, je vous répondrais — quelquefois — vous êtes homme; vous n'êtes que son ami, je vous répondrai presque toujours.

Le chevalier poussa un cri.

— Mais demanda-t-il, êtes-vous sûr que c'est la fièvre jaune ?

— J'espère encore que c'est une gastrite aiguë, répondit le docteur; les premiers symptômes sont les mêmes.

— Et d'une gastrite aiguë, vous le sauveriez !

— J'aurais du moins plus d'espoir.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! fit le chevalier en fondant en larmes.

— Le jeune médecin regarda cet homme qui pleurait avec les sanglots et l'abondance de larmes d'une femme.

— Le capitaine est-il donc votre parent ? demanda-t-il ?

— C'est bien plus que mon parent, dit Dieu-donné, c'est mon ami.

— Monsieur, dit le jeune homme, touché de cette grande douleur et tendant la main à Dieu-donné, du moment où vous vous êtes adressé à moi, vous pouvez être sûr que les soins ne manqueront pas à votre ami. En France, les Français ne sont les uns pour les autres que des compatriotes; à l'étranger ce sont des frères.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi allait-il à bord de ce bâtiment, pourquoi ne m'y

envoyait-il pas? S'il m'y avait envoyé, c'est moi qui serais malade et non pas lui; c'est moi qui mourrais et non pas Dumesnil.

Le docteur regarda avec une certaine admiration cet homme qui offrait si simplement sa vie à Dieu, en échange de celle de l'homme qu'il aimait.

— Monsieur, lui dit-il, je vous répète que je n'ai pas encore perdu tout espoir. Ce peut être aussi bien une gastrite aiguë que la fièvre jaune, et si c'est une gastrite aiguë, avec des saignées nous en viendrons à bout.

— Quel est donc ce passager auquel il avait tant à faire?

— Un de ses amis.

— Dumesnil n'avait pas d'autre ami que moi, comme je n'avais pas d'autre ami que lui, dit mélancoliquement le chevalier.

— Ils se sont cependant embrassés, dit le docteur, comme deux hommes enchantés de se revoir.

— Et comment s'appelle cet homme? demanda le chevalier.

— Le baron de Chalier, dit le docteur.

— Le baron de Chalier, le baron de Chalier; je ne connais pas cela. Ah! pourquoi ne m'envoyait-il point parler à ce maudit baron de Chalier?

— Parce que, sans doute, fit le jeune docteur avec intention, il voulait lui parler lui-même,

parce qu'il ne voulait probablement pas que vous connussiez la démarche qu'il accomplissait; ce qui fait que je vous prierai de ne pas lui dire un mot de mon indiscretion, attendu que, dans l'état où il est, la moindre contrariété peut lui être fatale.

— Ah! Monsieur, soyez tranquille, dit le chevalier en joignant les mains, je ne lui en soufflerai pas le mot.

On rentra dans la case; le chevalier alla prendre les mains brûlantes de son ami sans s'inquiéter d'autre chose que de l'état dans lequel il était.

— Eh bien! demanda-t-il, comment te trouves-tu?

— Mal. J'ai d'horribles douleurs à l'épigastre.

— Je vais vous saigner, dit le docteur.

Puis s'adressant à la Graverie:

— Chevalier, dit-il, faites bouillir cette herbe dans un litre d'eau.

Le chevalier obéit avec la passivité d'un enfant et l'empressement d'une garde-malade.

Pendant ce temps, le docteur bandait le bras du malade et préparait sa lancette.

Le veines du bras se gonflèrent.

— Chevalier, dit le docteur, laissez le soin de la tisane aux femmes, et tenez la cuvette.

Le chevalier obéit.

Le docteur piqua la veine, mais il y avait

déjà un si grand trouble dans l'organisme que le sang hésita à sortir.

Il l'ouvrit plus profondément.

Cette fois le sang vint, mais noir et déjà décomposé.

Quelques gouttes jaillirent au visage du chevalier.

En sentant la tiède moiteur s'étendre sur son visage, le chevalier se renversa en arrière et s'évanouit.

Le capitaine parut vouloir profiter de la circonstance.

— Monsieur, dit-il au jeune médecin, je suis atteint mortellement. Je le sens, dites, je vous prie, à M. de Chalier que je lui recommande de nouveau l'enfant dont je lui ai parlé hier, et que je le supplie, si le hasard lui fait rencontrer le chevalier de la Graverie, de ne lui en rien dire, à moins qu'il n'y ait pour Thérèse des raisons de la plus haute importance à être reconnue, je le fais juge de ces raisons : m'avez-vous bien entendu et bien compris ?

— Oui, capitaine, dit le jeune docteur, qui comprit l'importance de la mission, et je vais tâcher de vous répéter mot pour mot vos propres paroles.

Et il répéta en effet, sans y rien changer, ni dans la forme ni dans les détails, la recommandation du capitaine.

— C'est bien ! dit le malade.

Puis, se retournant vers la jeune fille :

— Mahaouni, dit-il à la Taïtienne, jette de l'eau fraîche au visage du pauvre chevalier.

Mahaouni, qui, accroupie devant le feu et soignant la tisane, n'avait pas même vu l'évanouissement du chevalier, obéit à l'ordre du capitaine avec un empressement qui indiquait l'intérêt qu'elle portait à son élève en natation.

Le chevalier revint à lui juste au moment où le docteur fermait la veine du malade.

La saignée soulagea momentanément le capitaine ; mais, vers deux heures du matin, malgré l'emploi de l'opium et de l'éther, les vomissemens commencèrent.

Le docteur jeta au chevalier un coup-d'œil qui voulait dire : voilà ce que je craignais.

Le chevalier comprit et sortit pour pleurer tout à son aise.

La journée du lendemain se passa dans des alternatives de bien et de mal.

Cependant, vers le soir, le mal l'avait complètement emporté sur le bien.

Le visage était pourpre, la déglutition presque impossible, les vomissemens, bilieux d'abord, étaient devenus noirs et mêlés de fuliginosités, et il était facile d'y reconnaître des parcelles de sang décomposé. Le docteur avait levé l'appareil de la saignée, et il avait trouvé la plaie cerclée de noir.

Il avait pris le chevalier à part, et comme le

capitaine avait encore toute sa tête, il avait prévenu le chevalier de l'état désespéré dans lequel était son ami, afin que celui-ci, s'il avait quelques dispositions testamentaires à prendre, ne perdît pas de temps.

Quant au jeune docteur, il était obligé, disait-il, de retourner, ne fût-ce que quelques heures, au bâtiment; il reviendrait le lendemain, et laissait par écrit au chevalier le traitement qu'il y avait à suivre et dont le principal était autant que possible de relever le moral du capitaine.

La recommandation était inutile; l'homme fort, c'était le malade; l'homme faible, celui qui se portait bien.

Depuis le moment où le capitaine s'était alité, le chevalier n'avait pas quitté un instant son chevet, lui rendant à son tour tous les soins qu'il en avait reçus quand il avait eu la jambe cassée; le veillant avec l'assiduité et l'affection d'une mère, ne souffrant pas qu'il prît une tasse de tisane d'une autre main que de la sienne.

Et il y avait un grand mérite dans cette conduite du pauvre Dieudonné, car ses angoisses étaient si vives, que, vingt fois, se sentant défaillir, il fut sur le point de désertier son poste et de fuir au hasard pour cesser de voir souffrir son ami.

On a vu qu'au simple contact du sang du capitaine il s'était évanoui.

C'était bien pis maintenant que le docteur

avait à peu près avoué au pauvre chevalier qu'il n'y avait plus d'espoir. Si le patient s'agitait dans son lit, Dieudonné sentait les gouttes d'une sueur froide perler sur tout son corps; si, au contraire, Dumesnil s'assoupissait, Dieudonné considérait cet état comme un symptôme des plus inquiétans, et, secouant le malade, lui demandait : comment te trouves-tu ? réponds-moi ; mais réponds-moi donc. Si le malade ne lui répondait pas, il se tordait les mains et éclatait en sanglots.

Au milieu d'une de ces explosions de douleurs, Dumesnil, qui ne dormait pas, mais qui méditait, jugea que le moment était venu de donner ses dernières instructions à son ami.

C'était un esprit ferme et stoïque que le capitaine, et qui envisageait sans crainte, pour lui-même du moins, le sombre passage qu'il avait à franchir, et qui, dans ce moment n'était tourmenté que par l'idée de l'isolement où il allait laisser son ami.

— Voyons, mon cher Dieudonné, lui dit-il, cesse ces cris, ces plaintes et ces larmes, indignes d'un homme, et laisse-moi te donner quelques conseils sur la façon dont tu dois arranger ton existence lorsque je n'y serai plus.

Aux premiers mots du malade, le chevalier s'était tu comme par enchantement. Dumesnil, qui n'avait point parlé depuis près de deux heures, parlait, et d'une façon si calme, que c'était

à croire que Dieu faisait un miracle en sa faveur ; mais quand il en arriva à ces paroles :

— Lorsque je n'y serai plus,

Dieudonné poussa des cris de désespoir, se roula sur le lit du moribond, le pressant entre ses bras et accusant l'injustice de la Providence et la rigueur du destin.

Les forces épuisées du capitaine ne lui permettaient pas de lutter contre les exubérances de la douleur de son ami.

Il rassembla tout ce qui lui restait de puissance, et laissa tomber ces mots, d'une voix mourante :

— Dieudonné, tu me tues !

Le chevalier fit un bond en arrière ; puis, s'agenouillant et les mains jointes, il se rapprocha du lit, marchant sur ses genoux, et disant :

— Pardonne-moi, Dumesnil, pardonne-moi ; je ne bougerai pas ; je ne soufflerai pas, je t'écoute religieusement.

Seulement de grosses larmes silencieuses coulaient le long de ses joues.

Dumesnil le regarda quelques instans avec une profonde pitié.

— Ne pleure pas comme cela, mon pauvre camarade ; j'ai besoin de toute ma force pour franchir comme il convient à un homme et à un soldat le suprême passage, et ta douleur me déchire l'âme.

Puis, avec un fermeté toute militaire :

— Il faut nous quitter en ce monde, Dieu-donné, dit-il.

— Non! non! non! s'écria Dieudonné, tu ne mourras pas! c'est impossible.

— C'est cependant ce à quoi il faut t'attendre, cher vieil enfant, répondit le malade.

— Ne plus te voir! ne plus te voir! Dieu n'est pas si cruel, s'écria Dieudonné.

— A moins que je ne trouve la métempsy-cose à l'ordre du jour là haut, dit en souriant le capitaine, il faut prendre notre parti de cette terrible séparation, mon pauvre ami.

— Ah! Seigneur! Seigneur! se lamenta Dieu-donné.

— Mais je dois avouer que ce n'est guère plus probable que ma résurrection.

— La métempsy-cose, répéta machinalement Dieudonné.

— Oui, la métempsy-cose, auquel cas je prie le bon Dieu à deux genoux de me confier la peau du premier chien venu dans laquelle, n'importe où je serai, je brise ma chaîne pour t'aller rejoindre.

Cette plaisanterie, faite au seuil de l'éternité, ne put éveiller le stoïcisme dans le cœur de Dieu-donné: il leva les yeux au ciel et embrassa étroitement Dumesnil.

— Allons! courage! reprit ce dernier; en vérité de nous deux, c'est toi qui as l'air de quitter le monde. Pendant que j'en ai la force en-

core, laisse-moi donc te donner un bon conseil : reste ici si tu peux, quoique, sans moi, je doute que tu t'y amuses beaucoup.

— Oh ! non, non, s'écria Dieudonné, si j'ai le malheur de te perdre, je retournerai en France !

— A ta volonté, mon pauvre ami ; en ce cas, reconduis-y mon corps, cela te fera une douloureuse distraction, et il te semblera que tu ne me quittes pas tout-à fait ; je suis d'une pauvre ville de province, bien triste, bien ennuyeuse, de Chartres ; mais à Chartres, mon père, ma mère et une sœur que j'aimais fort, sont enterrés, notre famille a là un caveau où reste une place vide, tu m'y enfourneras, et tu feras sceller la porte sur moi ; je suis le dernier de la famille ; cette cérémonie, achevée, isole-toi, vis en vieux garçon, c'est-à-dire en égoïste ; fais-toi gourmand, aime d'estomac, mais n'aime plus de cœur, pas même un lapin, on pourrait te le mettre à la broche. — Ah ! mon pauvre Dieudonné, tu n'es pas de force à aimer !

Dumesnil retomba épuisé sur son oreiller.

Quelques minutes après, il entra dans le délire.

Mais dans le délire une idée semblait poursuivre le moribond, c'était celle de sa métempsycose.

Il répétait : chien, — bon chien, — chien noir, — Dieudonné ; de sorte que l'on pouvait voir que, dans cet esprit défaillant, la dernière

pensée qui survivait était celle de ne pas quitter son ami.

Sur ces entrefaites, le jeune docteur rentra, il était revenu pour l'acquit de sa conscience et parce qu'il avait promis de revenir.

Au premier coup d'œil sur le capitaine, il comprit que tout était fini.

Quant à Dieudonné, en entendant cette respiration anxieuse et sifflante, ce rôle avant-coureur du dernier soupir, il s'était laissé tomber à genoux, sanglottant, mordant dans son désespoir les draps du capitaine, et tombant peu à peu dans une prostration de laquelle il ne sortit qu'en entendant ces mots, prononcés par le jeune docteur :

— Il est mort !

Alors, il se redressa, poussa de grands cris ; puis, avec un indescriptible élan de douleur, il se précipita sur le cadavre qu'il étreignit si étroitement, qu'il fallut employer la force pour l'en séparer.

XIV

Retour en France.

Par bonheur, en mourant, le capitaine avait laissé à Dieudonné des devoirs à accomplir.

Il connaissait bien son ami quand il lui avait dit que le soin qu'il lui confiait de reconduire son cadavre en France, lui serait une douloureuse distraction.

La solitude est ce que les natures débiles redoutent le plus; les natures d'élite osent seules se recueillir pour souffrir; la grande majorité des hommes, au contraire, se hâte de surexciter ses douleurs comme si elle prévoyait que le calme suivra de bien près la défaillance.

Le Dauphin, qui était en train de faire le tour du monde, et qui avait pris en passant la fièvre jaune à Manille, continuait sa route pour France par le cap Horn et levait l'ancre le surlendemain.

C'était bien ce qu'il fallait au chevalier; seul, il avait en haine ce paradis terrestre où il avait été si heureux avec son ami.

Il écrivit une lettre au capitaine du *Dauphin* pour solliciter un passage à son bord, pour lui et pour le cercueil de son ami.

Le jeune médecin se chargea de négocier

l'affaire ; il va sans dire qu'il y réussit sans aucune difficulté.

En revenant à la case, il trouva Dieudonné occupé à faire exécuter par les charpentiers du pays une bière à la manière de France.

L'île fournit le bois de fer, le meilleur de tous les bois pour ces sortes de constructions.

Il ôta du cou du capitaine la petite clé du nécessaire, et comme le capitaine, plusieurs fois dans son agonie, avait tourné les yeux vers ce meuble, paraissant le lui recommander, il passa la petite clé à son cou, heureux de presser sur son cœur cette relique de son ami.

Puis, il fit ensevelir le capitaine dans la plus belle et la plus blanche pièce d'étoffe qu'il put trouver, garnit lui-même le fond de la bière de feuilles de pandanus et de bananier, le déposa sur cette molle couche que les femmes de l'île parsemèrent de fleurs tirées de leurs cheveux et de leurs oreilles, baisa une dernière fois son ami au front et fit clouer la bière.

Chaque coup de marteau lui faisait jaillir un sanglot du cœur ; mais, quelques instances que l'on fit, il resta là jusqu'à ce que le dernier clou fût enfoncé.

Sur ces entrefaites, la nuit vint.

C'était le lendemain matin que le canot du *Dauphin* devait venir chercher le mort et le vivant ; et, comme, par une superstition répandue chez les habitans du pays, les propriétaires de

la case ne voulurent point que le cadavre passât la nuit sous leur toit, Dieudonné fit déposer le cercueil sous le citronnier où Mahaouni était venue se coucher pendant la première nuit qu'il avait passée dans l'île.

Puis il étendit son matelas, appuyant une de ses extrémités sur le cercueil.

Et, tout pleurant, il se coucha, la tête sur la bière du capitaine.

Le lendemain il recueillit tous les objets qui avaient appartenu à Dumesnil, vêtements, armes, cannes, etc.

Au premier rang de ces objets était le nécessaire.

Mais le nécessaire, Dieudonné ne se sentait point encore la force de l'ouvrir ; sans doute contenait-il encore quelque testament, quelques dispositions dernières qui devaient lui briser le cœur.

Il se dit à lui-même qu'il serait temps de l'ouvrir en France, à Chartres, le soir même de l'inhumation du capitaine.

Puis, il distribua à ses amies éplorées, faisant naturellement à Mahaouni la meilleure part, tous les petits objets que ces naïves filles de la nature avaient paru envier.

L'heure venue, le canot vint prendre le chevalier ; outre les quatre rameurs, il y avait quatre matelots, un contre-maître et le docteur.

Toute la ville de Papaéti accompagna le cercueil et le chevalier jusqu'au bord de la mer.

On aimait le capitaine, nature droite mais rude.

On adorait le chevalier, nature douce et tendre, toujours prêt à donner, et, quand il ne donnait pas, à laisser prendre.

Les hommes, arrivés au bord de la mer, prirent congé de leur hôte.

Les femmes ne voulurent point le quitter là, se lancèrent à la mer et nagèrent comme des sirènes autour du canot.

Quelques-unes, trouvant le trajet un peu long, crièrent leur adieu au chevalier et l'abandonnèrent en chemin.

Cinq ou six tinrent bon, et, en arrivant au bâtiment, Dieudonné, en le supposant mahométan, pouvait encore, selon la prescription du prophète, avoir quatre femmes légitimes.

Au moment où le chevalier mettait le pied sur l'échelle du brick, Mahaouni se jeta tout éplorée dans ses bras, lui demandant s'il voulait l'emmener en France.

L'idée du sacrifice qu'offrait de lui faire cette charmante fille de la nature, toucha profondément le chevalier; il hésita s'il accepterait, mais il se rappela la recommandation de son ami.

— Ne t'attache pas même à un lapin: on pourrait te le mettre à la broche.

Il endurcit son cœur, détourna la tête, re-

poussa la belle Mahaouni, et s'élança sur le pont du bâtiment.

Les Taïtiennes nagèrent quelque temps encore autour du brick comme des sirènes : mais voyant que leur ami le chevalier ne reparaisait point, elles s'éloignèrent, nageant du côté de l'île.

Deux ou trois fois Mahaouni s'arrêta et retourna la tête vers le brick, mais, ne voyant pas Dieudonné, elle se reconnut décidément abandonnée, plongea pour laver ses larmes et reparut le sourire sur les lèvres et dans les yeux.

Nous consignons ce fait, afin que nos lecteurs bercés par des romances dans lesquelles les jeunes insulaires abandonnées par des Européens, mouraient en les attendant sur la plage, les yeux tournés du côté où avait disparu le vaisseau de l'ingrat; afin, disons-nous, que nos lecteurs ne se livrent pas à un attendrissement excessif à l'endroit de l'Ariadne taïtienne.

Dieudonné ne paraissait pas sur le pont parce qu'il aménageait dans sa cabine le cercueil de son ami, qu'il n'avait pas voulu quitter.

Pendant qu'il s'occupait de ces détails, une belle chienne noire épagneule entra dans la cabine du chevalier, regardant curieusement avec ses grands yeux intelligens, presque humains, ce que faisait le chevalier.

En l'apercevant, le chevalier tomba sur une chaise, et se prit à pleurer.

Il se rappelait cette douce phrase que, la

veille au matin, il y avait vingt-quatre heures à peine, prononçait son ami.

— Si la métempsycose existe, je prierai le bon Dieu de me confier la peau d'un chien, sous laquelle, n'importe où je serai, je briserai ma chaîne pour t'aller rejoindre.

Il prit la tête de la chienne entre ses deux mains, comme il eût fait d'une tête humaine.

La chienne, effrayée sans doute de cette démonstration dans laquelle le chevalier n'avait pas mis tous les ménagemens possibles, se sauva.

Le chevalier demanda, les yeux tout baignés de larmes, au matelot qui l'aidait à aménager sa cabine, à qui appartenait cette belle chienne à la fois si curieuse et si sauvage.

Le matelot répondit qu'elle appartenait à un passager, et, pour rendre moins importante sans doute, sa disparition aux yeux du chevalier, il ajouta qu'elle avait mis bas la veille quatre chiens magnifiques dont on avait jeté trois à la mer, et que la crainte qu'il n'arrivât accident au quatrième, était sans doute ce qui l'avait empêchée de répondre avec plus d'effusion aux caresses du chevalier.

— D'ailleurs, répondit celui-ci en secouant la tête, il m'a bien recommandé de ne m'attacher à rien ; la chienne a donc bien fait de s'en aller, car j'eusse été obligé de la chasser.

Le matelot entendit cette réponse du chevalier ; mais comme c'était un garçon discret, quoi-

qu'il ne la comprit pas, il n'en demanda aucunement l'explication.

Le soir, le vent étant favorable, le capitaine décida de mettre à la voile; on leva donc l'ancre et l'on mit le cap sur Valparaiso, où *le Dauphin* devait déposer un de ses passagers.

Le chevalier n'avait pas oublié ce qu'il avait souffert du mal de mer dans sa traversée du Havre à New-York et de San-Francisco à Taïti; aussi son premier soin fut-il, quand il sentit le bâtiment se mouvoir sous ses pieds, de se coucher dans son cadre et de se recommander à son matelot.

La recommandation ne fut pas inutile: après trois jours d'un temps superbe, pendant lesquels le chevalier n'osa point se hasarder sur le pont, vint un grain qui troubla la mer pour une quinzaine de jours.

Pendant ce temps, le chevalier resta couché, mangeant dans son lit quand il mangeait, et, ces jours-là, voyant arriver régulièrement derrière le matelot la chienne épagneule, qui savait tout ce qu'il y avait de bénéfice pour elle à exécuter cette manœuvre, le chevalier, entamant à peine ses plats, qui revenaient à la chienne presque intacts.

Le dix-huitième ou dix-neuvième jour, le temps étant toujours gros, et le chevalier toujours dans son lit, la chienne vint comme d'habitude;

mais cette fois suivie de son petit qui commençait à courir sur le pont en trébuchant.

Le petit chien, miniature de sa mère, était charmant.

Malgré sa résolution de ne s'attacher à rien, le chevalier fit force caresses au petit Black.

C'était le nom du jeune épagneul :

Lui donnant du sucre écrasé que celui-ci léchait scrupuleusement jusqu'à la dernière poussière dans le creux de sa main.

Dix fois, le chevalier eût l'idée de demander au matelot s'il croyait que le maître du petit épagneul voulût s'en défaire ; mais alors il se rappelait la recommandation de Dumesnil : *Ne t'attache à rien !* et il repoussait cette idée de donner à qui que ce soit, fût-ce à un chien, une portion de ce cœur qui devait appartenir tout entier à son ami.

Dans toute autre circonstance, Dieudonné se fût lassé de ce long isolement et eût fait quelque effort au risque d'un redoublement de malaise. Mais, qu'on ne l'oublie pas, il n'était pas seul dans sa cabine. Il était avec cette part de lui-même que la mort lui avait si cruellement enlevée, et il éprouvait avec une espèce de satisfaction, d'amour-propre, particulière à certaines natures tendres, que sa tendresse ne s'épuisait point, que ses larmes ne tarissaient pas.

Quatre ou cinq jours s'écoulèrent encore sans que la mer calmit, puis, enfin un matin, sans

transition aucune, le mouvement du navire cessa tout-à-coup.

Dieudonné appela son matelot et lui demanda la cause de ce calme.

Le matelot répondit que l'on était en rade de Valparaiso et que si le chevalier voulait se lever, il verrait les côtes du Chili, et l'entrée de cette vallée si belle qu'elle a reçu le nom de Valparaiso, c'est-à-dire de la *Vallée du Paradis*.

Le chevalier annonça qu'il se lèverait; mais, comme Black et sa mère étaient là, il commença avant tout par faire sa distribution accoutumée de pain et de viande à la mère, et de sucre au petit.

Au milieu de leur repas, un coup de sifflet aigu vint faire tressaillir la chienne, qui leva la tête, mais hésita.

Un second coup de sifflet, suivi du nom de Diane, leva toute hésitation; évidemment rappelée par son maître, la chienne disparut, accompagnée de son petit.

Le chevalier, sentant alors le bâtiment tout-à-fait raffermi, songea à faire sa toilette et à monter sur le pont.

Ce fut l'affaire d'une demi-heure à peu près.

Au moment où sa tête apparaissait à l'écouille, le canot se détachait du bâtiment pour conduire à terre le passager qu'on devait déposer à Valparaiso.

Machinalement le chevalier, ébloui de la magnifique côte du Chili, s'approcha de la muraille du bâtiment.

Alors ses yeux tombèrent sur le canot, déjà à une centaine de pas du navire.

Il poussa un cri.

A bord du canot était la belle chienne épagneule, la mâchoire inférieure posée sur le genou du passager qui quittait le bâtiment.

Il appela son matelot.

— François! demanda-t-il, est-ce qu'on emmène Black et sa mère pour ne plus revenir?

— Sans doute, Monsieur le chevalier, répondit le matelot, ces deux animaux appartiennent à M. de Chalier et s'en vont avec lui.

Dieudonné se rappela le nom.

C'était celui de cet ami qu'était venu voir Dumesnil à l'article de la mort, et qui était la cause innocente de la mort du capitaine.

Mais, si innocent que M. de Chalier fût de cette mort, Dieudonné ne lui en avait pas moins gardé rancune.

— Ah! dit-il, j'en suis bien aise qu'il s'en aille, ce M. de Chalier que Dumesnil aimait tant, cela m'aurait fait du mal de le voir. Seulement, ajouta-t-il, je regrette le petit chien.

Puis, avec un mouvement de mélancolique satisfaction :

— Bon ajouta-t-il, c'est bien heureux que

cet animal ne soit pas resté à bord, je commençais à m'y attacher.

Le lendemain on remettait à la voile ; deux mois après, on débarquait à Brest.

Enfin au bout d'une semaine, le chevalier entra à Chartres avec son funèbre bagage.

XV

Où le chevalier rend les derniers devoirs au capitaine et se fixe à Chartres.

Le chevalier descendit à l'hôtel et se renseigna aussitôt.

Le capitaine Dumesnil avait eu sa famille à Chartres ; mais, comme il l'avait dit à Dieudonné, de cette famille, il ne lui restait plus personne.

Cependant, beaucoup de Chartrains avaient connu le capitaine et rendaient justice à son courage et à sa loyauté.

Il alla trouver le fossoyeur, se fit montrer le tombeau de la famille Dumesnil ; comme l'avait dit le capitaine, une des cases restait vide.

Le chevalier avait eu le soin de faire dresser par le docteur et par le capitaine et le second

du *Dauphin*, un certificat mortuaire constatant le décès et l'identité de Dumesnil.

Certificat mortuaire à la main, il put réclamer et obtenir cette dernière couche de marbre, où son ami devait dormir du sommeil éternel.

Il envoya des lettres de faire-part à toutes les notabilités de la ville, et fit mettre des insertions dans les journaux pour annoncer que le capitaine Dumesnil était mort, et serait enterré le lundi suivant.

Huit jours devaient s'écouler entre les lettres de faire-part, les annonces et l'inhumation.

De cette façon, s'il restait au capitaine Dumesnil quelques parens, ces parens seraient prévenus.

S'ils étaient aux environs de Chartres, ils auraient le temps d'arriver et d'assister au convoi.

S'ils étaient éloignés, ils écriraient, se feraient connaître et réclameraient l'héritage du capitaine, héritage consistant en quelques centaines de francs, le capitaine n'ayant d'autre fortune que ses quatorze ou quinze cents francs de retraite.

Le convoi eut lieu au bout des huit jours indiqués, personne ne vint, mais toute la ville y assista.

Le chevalier menait le deuil, et un fils n'eût certes pas donné à un père mort de plus vives

marques de regrets que celles que donna le chevalier à son ami.

Ses larmes mal taries ne demandaient qu'une occasion pour couler de nouveau, et il éprouvait un bien-être inouï à sentir couler ses larmes.

Le corps déposé dans le caveau, le chevalier de la Graverie voulut dire quelques paroles à cette foule qui, moitié par curiosité, moitié par sympathie, avait suivi le corps du capitaine Dumensnil jusqu'au cimetière; mais les sanglots étouffèrent sa voix.

C'était la meilleure manière de remercier: à partir de ce moment, si le chevalier ne fut point jugé comme esprit, il fut jugé comme cœur.

On reconduisit le chevalier jusqu'à la porte de son hôtel.

Rentré dans sa chambre, ce fut alors que le chevalier se trouva vraiment seul.

Il n'avait point assez pleuré.

Il rassembla les différens objets qui avaient appartenu au capitaine, et au milieu d'eux le nécessaire de voyage.

Ces reliques saintes ramenèrent de nouvelles larmes à ses yeux.

Il prit alors la résolution de rester à Chartres; il n'avait de préférence pour aucun lieu du monde; une ville triste et solitaire comme Chartres, avec sa cathédrale gigantesque, aux deux bras sans cesse levés au ciel, comme pour

implorer la miséricorde du Seigneur, lui convenait parfaitement.

Il ne voulait revoir personne de ses anciens amis, personne qui eût connu sa femme et qui pût lui en demander des nouvelles; et cependant, chose singulière, en revenant en France, il y était ramené par un vague espoir de revoir Mathilde.

Il lui semblait, à chaque coin de rue qu'il tournait, qu'il allait se trouver face à face avec elle, et qu'elle allait lui sauter au cou en s'écriant: C'est toi!

Il se mit donc dès le même jour en quête d'une maison, et trouva rue des Lices celle que nous avons décrite.

Elle lui parut convenable en tout point.

Il fit venir un tapissier, lui commanda ses meubles comme il l'entendait, et écrivit à son notaire de lui envoyer tout l'argent qu'il pouvait avoir à lui, ainsi que les meubles les plus précieux et son argenterie, que Dumesnil, après la catastrophe, avait déposée en lieu sûr.

Le notaire qui, pendant les sept ans d'absence du chevalier, n'avait eu que la moitié de son revenu à lui envoyer; pouvait disposer d'une somme de trente à quarante mille francs.

Le chevalier, outre cela, avait une vingtaine de mille livres de rentes.

Avec vingt mille livres de rentes, on est immensément riche à Chartres.

Au bout de huit jours, la maison fut en état de recevoir le chevalier.

Son installation fut toute une affaire; nous avons dit, on se le rappelle, de quelle confortable façon étaient aménagés le salon, le cabinet aux vins et aux salaisons et surtout la chambre à coucher.

Avec intention, nous avons, à cette époque, négligé de décrire la table qui servait de toilette au chevalier.

On se rappelle le nécessaire dont il avait hérité de son Dumesnil et la préoccupation avec laquelle ce dernier lui avait indiqué ce nécessaire dans les derniers momens de sa vie.

Le soir de son installation, le chevalier résolut de l'ouvrir.

En conséquence, il fit provision de forces, se recueillit, s'assit sur son bon tapis de Smyrne, prit son nécessaire entre ses jambes et l'ouvrit après avoir eu la précaution de préparer son mouchoir.

Et, en effet, les premiers objets qu'il aperçut rouvrirent la source de ses larmes.

C'étaient les ustensiles familiers de la toilette du capitaine, homme qui professait le soin le plus méticuleux de sa personne.

Le chevalier les tira les uns après les autres de leurs alvéoles et les rangea autour de lui.

Arrivé au dernier, il s'aperçut que le nécessaire avait un double fond.

Il chercha le secret de ce double fond et le trouva facilement, l'ouvrier qui avait fabriqué le nécessaire n'ayant pas eu l'intention de le dissimuler.

Ce double fond renfermait un paquet soigneusement cacheté et ficelé, sur l'enveloppe duquel le chevalier lut ces mots :

„Je prie, et cela sur deux choses sacrées,
 „l'amitié et l'honneur, mon ami de la Graverie,
 „de remettre ce paquet à Mme de la Graverie
 „s'il la revoit jamais, et s'il ne l'a pas revue, de
 „le brûler le jour même où il apprendra sa
 „mort, SANS CHERCHER A EN CONNAÎTRE LE CONTENU.
 „DUMESNIL.“

Le chevalier demeura un instant pensif, mais il songea que Dumesnil, ayant revu Mathilde, tandis que lui, Dieudonné, avait la jambe cassée, sans doute l'avait-elle chargé de quelque commission qu'il avait ou qu'il n'avait point accomplie et dont ce paquet contenait la solution.

En conséquence, il remit soigneusement le paquet dans le fond du nécessaire, le ferma, remit la clé à son cou, le rangea dans une armoire qui se trouvait à la tête de son lit, et plaça sur sa toilette tous les ustensiles qui avaient servi au capitaine, et dont il voulait, en mémoire de lui, faire usage à son tour.

Pendant quelques jours, le souvenir de ce paquet cacheté et ficelé lui revint à l'esprit; mais

jamais l'idée de l'ouvrir pour voir ce qu'il renfermait ne se présenta même au cerveau du chevalier.

Isolé dans une ville étrangère, Dieudonné n'avait pas eu à supporter les consolations banales qui eussent aigri un cœur comme le sien au lieu de consoler.

L'indifférence de tous fut le meilleur remède à sa douleur. Abandonné à ses propres forces, elle s'assoupit d'autant plus vite qu'elle avait été plus violente.

Le chevalier était alors tombé dans une mélancolie profonde, mais tranquille, et ce fut dans ces dispositions qu'il entra dans sa nouvelle demeure.

La veille, il avait retrouvé, dans un officier de la garnison, un de ses anciens camarades aux mousquetaires; il avait hésité de renouveler connaissance avec lui; mais, se souvenant que la garnison quittait la ville le lendemain, il n'y vit plus d'inconvénient.

Il se fit reconnaître à grand'peine de l'officier; il y avait tantôt dix-huit ans qu'ils ne s'étaient vus.

Dieudonné demanda des nouvelles des gens qu'il avait laissés jeunes, brillans, pleins de vie et de santé.

Beaucoup étaient couchés dans la tombe, jeunes comme vieux; la mort n'a pas de préférence; seulement parfois elle semble avoir des haines.

Le chevalier fut vivement impressionné par ce refrain qui accueillait la plupart de ses interrogations :

— Il est mort !

Si bien qu'à la suite de cette conversation nécrologique, comptant ceux qui manquaient à l'appel, comme un général compte ses morts sur un champ de bataille, il s'affermir dans la résolution suggérée par Dumesnil et déjà arrêtée dans le fond de son cœur, de s'isoler désormais de ces affections éphémères qui font payer par tant d'angoisses les quelques joies qu'elles laissent tomber comme par pitié ; se décidant à se retrancher à l'abri de tout ce qui pouvait désormais troubler le calme de son existence, et, pour commencer, en prenant congé de l'officier, pour ne plus le revoir probablement, puisqu'il partait le lendemain pour Lille, il se donna sa parole à lui-même de ne point s'informer de ce qu'était devenu son frère aîné, ce qui n'était pas bien difficile, mais ce qui était un bien autre sacrifice pour lui, de ce qu'était devenue Mathilde.

S'isolant ainsi, Dieudonné n'avait plus qu'une chose à faire : c'était de se vouer au culte de sa propre personne, avec méthode d'abord, avec fanatisme ensuite, et enfin avec idolâtrie.

Il ne se créa de relations avec le monde chartrain que strictement ce qui était nécessaire pour ne pas devenir l'objet de la fatigante curiosité que toute excentricité absolue soulève en pro-

vince, où la plus grande de toutes pour un homme qui a habité Paris, est de prétendre pouvoir se passer des provinciaux.

Il évita surtout soigneusement que ses rapports, de bienveillans et polis, dégénéraissent en intimes; si, dans le petit cercle des ses connaissances, il se laissait aller au charme de la causerie; si, à la suite de quelques momens agréables, il se sentait une nuance de sympathie pour un homme; si les tomes crochus de son cerveau ou de son cœur menaçaient de faire corps avec ceux d'une femme jeune ou vieille, belle ou laide, il regardait cette disposition de son esprit comme un avertissement du ciel, et fuyait, homme ou femme, la créature trop aimable, comme si cette créature, au lieu des douces sensations de l'amitié, eût menacé de lui donner la peste, réservant ses meilleurs procédés pour les sots et pour les méchans, qui, si dépeuplée que soit la ville de Chartres, ne lui faisaient pas faute dans la ville de son choix.

Le chevalier de la Graverie ne fut pas moins sévère pour ce qui regardait sa vie intime.

Il bannit de sa maison les chiens, les chats et les oiseaux, qu'il regardait comme des prétextes à tribulations.

Il n'eut qu'une servante, et la prit savante en cuisine, mais vieille et acariâtre, afin de pouvoir toujours la tenir à respectueuse distance de son cœur, la renvoyant impitoyablement, non pas dès

qu'elle l'impatientait, mais au contraire dès qu'il s'apercevait que son service lui devenait trop agréable.

Sous ce rapport, le ciel semblait avoir pris à tâche de combler M. de la Graverie, en le dotant de Marianne, c'est-à-dire de la servante que, dès le second chapitre de cette histoire, nous avons vue ouvrant une cataracte sur la tête de son maître et du chien que le chevalier avait rencontré.

Marianne était laide et Marianne avait la conscience de sa laideur, ce qui n'avait pas peu contribué à la doter d'un des caractères les plus désagréables que M. de la Graverie eût jamais eu le bonheur de rencontrer.

Des peines de cœur, car, malgré les imperfections de son physique, Marianne possédait un cœur, des peines de cœur avaient aigri son caractère, et, sous le spécieux prétexte de se venger d'un lancier qui l'avait trahie, elle martyrisait le pauvre Dieudonné sans se douter de toute la satisfaction qu'elle lui causait, en lui procurant une domestique à laquelle, avec la meilleure volonté du monde, il était impossible de s'attacher.

Mais, avouons-le, l'insolence de Marianne, son esprit hargneux et taquin, ses exigences folles n'étaient point les seules qualités qui militassent en sa faveur près du chevalier.

Marianne avait la supériorité incontestable du

véritable cordon bleu, sur le chef le plus vanté de Chartres, et nous l'avons laissé entrevoir en commençant notre narration.

M. de la Graverie faisait de la gourmandise son péché favori. En recroquevillant son cœur, son estomac avait pris un développement considérable; la carte de son dîner jouait un rôle immense dans sa vie, et, bien que quelques indigestions lui eussent prouvé que, comme toutes les jouissances d'ici-bas, celles de la bouche avaient leurs revers, il n'en attendait pas avec moins d'impatience chaque jour l'heure de son repas et n'en estimait pas à moindre prix la science de Marianne.

Peu à peu M. de la Graverie s'accoutuma si bien à cette existence de colimaçon que les plus légers accidens de sa vie lui devinrent des événemens, le bourdonnement d'un moustique lui donnait la fièvre, et comme il en était arrivé, ainsi que tous les gens que le soin de leur propre personne occupe outre mesure, à se tâter sans cesse le pouls moralement et matériellement, son repos ne laissait pas que d'être troublé de temps à autre; seulement il l'était par les atomes que son imagination inquiète voyait au microscope, et, sur les derniers temps, engourdi, qu'il était dans cette absence de sensations, il craignait si fort tout ce qui pouvait troubler son repos, qu'ainsi que les poltrons il avait peur d'avoir peur.

Il ne serait cependant pas exact de prétendre

que le cœur de M. de la Graverie devint précisément mauvais, qu'il prit quelque chose de la dureté de la coquille dans laquelle il s'était réfugié; mais nous devons avouer cependant qu'à la suite de cette préoccupation constante de lui-même, ses qualités primitives qui, par leur excès, se trouvaient parfois être un défaut, s'émoussèrent considérablement et se trouvèrent être autant en deçà qu'elles avaient autrefois été au delà; sa bonté devint négative, il n'aimait point à voir souffrir ses semblables; mais son humanité prenait sa source dans l'effet nerveux que lui causait la vue des souffrances qu'il pouvait être appelé à partager, plutôt que dans un sentiment de véritable charité; il eût volontiers doublé le chiffre de ses aumônes, pourvu qu'on lui épargnât la vue des mendiants; la pitié chez lui était devenue une affaire de sensation à laquelle le cœur avait cessé de prendre part, et plus il vieillissait, plus son cœur se momifiait.

Il en est des vertus et des vices comme des femmes aimées; quand pendant un mois on n'a pas réclamé leur présence, étant séparé d'elle, on peut, ce mois écoulé, s'en passer pendant tout le reste de la vie.

Voilà donc où le chevalier de la Graverie en était au bout de huit ou neuf ans de son séjour à Chartres, c'est-à-dire au moment où a commencé cette histoire.

XVI

Où l'auteur reprend le cours de sa narration interrompue.

Lorsque nous avons entrepris cette longue digression qui est elle-même toute une histoire, nous avons laissé le chevalier de la Graverie trempé comme une soupe par suite de la brutale intervention de Marianne dans sa discussion avec sa nouvelle connaissance.

Le pauvre chevalier monta jusqu'à sa chambre à coucher en maugréant; s'il eût rencontré sa gouvernante sur l'escalier, nul doute qu'il ne lui eût fait un mauvais parti; mais il sentait un froid glacial percer ses chairs et pénétrer jusqu'à ses os. Il jugea donc qu'il serait imprudent de s'abandonner à la violence de son ressentiment, avant d'avoir pris des précautions contre le rhume.

Un feu vif et pétillant, un de ces bons feux de bois comme on ne les connaît que dans les provinces, dissipa tout à la fois le frisson et la mauvaise humeur du chevalier; en savourant la sensation douce, presque voluptueuse, de la réaction du calorique, il oublia sa colère; puis, par une transition naturelle, il songea au pauvre chien qui, non moins maltraité que lui, n'avait probablement, pour sécher son habit soyeux, que les

rayons blafards et impuissans d'un soleil d'automne.

Cette pensée fit abandonner au chevalier de la Graverie le fauteuil où il jouissait si délicieusement de la compensation de sa douche glaciale, il alla à la fenêtre, souleva ses rideaux et aperçut l'animal assis et grelottant de l'autre côté de la rue, le long du mur de la prison qui faisait face à la maison de M. de la Graverie.

Le malheureux chien, les oreilles relevées, considérait d'un air profondément mélancolique, le logis où il avait été accueilli d'une façon si inhospitalière.

En ce moment, soit hasard, soit instinct, relevant la tête, il aperçut le chevalier de la Graverie à travers les carreaux. A cette vue, sa physionomie redoubla d'expression et se chargea de douloureux reproches.

Le premier mouvement de M. de la Graverie ce mouvement dont un grand diplomate a dit de se défier, attendu qu'il était le bon, fut de reconnaître en lui-même les torts qu'il avait vis-à-vis de ce noble animal; mais l'habitude qu'il avait dès longtemps prise de combattre ses sympathies l'emporta sur ce reste de son ancien tempérament.

— Ah! bast! dit-il tout haut et comme répondant à sa propre pensée, qu'il s'en retourne chez son maître, et Marianne aurait eu cent fois raison si elle n'eût point fait un aussi fraternel partage entre ce chien et moi. S'il fallait ac-

cueillir tous les chiens vagabonds, une fortune princière n'y suffirait pas; d'ailleurs il est plein de défauts, ce chien: il est gourmand, et par conséquent doit être voleur; il mettrait la maison au pillage, et puis... et puis... je ne veux pas d'animaux chez moi; je me le suis promis, et surtout je l'ai promis à Dumesnil.

Et là-dessus le chevalier retourna à son fauteuil, où il essaya d'engourdir les remords que révélait son monologue, en se laissant aller à une douce somnolence.

Mais alors il se passa dans l'esprit du pauvre chevalier quelque chose d'étrange.

Au fur et à mesure qu'il s'enfonçait dans sa rêverie, les objets dont il était entouré, s'effaçaient peu à peu pour faire place à d'autres: les murs s'ouvraient et devenaient des lambris à claire-voie comme une cage; un air doux, pur et parfumé, pénétrait à travers toutes les ouvertures, de même qu'à travers toutes les ouvertures, on voyait en regardant en haut, un ciel pur, en regardant à l'horizon, une mer azurée.

Un songe involontaire, une puissance magnétique, reportait le chevalier de la Graverie à Pa-paëti.

Il était en face d'un matelas, une cire jaunie brûlait à la tête et au pied du lit; sur ce lit se tenait une forme humaine enveloppée d'un suaire; peu à peu ce suaire devenait transparent, et, à travers la toile, le chevalier de la Graverie re-

connaissait les traits jaunes et amaigris, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte du capitaine Dumesnil, et il entendait la voix de son ami qui prononçait distinctement ces paroles :

„A moins que je ne trouve la métempsycose à l'ordre du jour là-haut, auquel cas j'implorerai du bon Dieu qu'il me confie la peau d'un chien, sous laquelle n'importe où je serai, je briserai ma chaîne pour t'aller rejoindre.“

Puis, un voile funèbre s'étendait entre le chevalier et le cadavre du capitaine, et la vision s'éloignait dans le brouillard.

Le chevalier poussa un cri comme s'il roulait dans un abîme, se réveilla et en se réveillant, se trouva cramponné aux bras de son fauteuil.

— Sac à papier! s'écria-t-il, en essuyant son front baigné d'une sueur froide, quel abominable cauchemar! Pauvre Dumesnil!

Puis, après une pause pendant laquelle il resta les yeux fixés sur la place où avait apparu la vision :

— C'était bien lui, dit-il.

Et, comme si cette conviction l'avait déterminé à prendre une résolution suprême, il se leva et s'avança précipitamment vers la fenêtre.

Mais à moitié chemin il s'arrêta :

— Ah! c'est par trop bête, murmura-t-il mon pauvre ami est mort, et malheureusement bien mort; tout ce que je puis croire, comme chrétien, c'est d'espérer que Dieu a bien voulu

le recevoir dans sa miséricorde. Non, c'est absurde ! j'ai trop marché aujourd'hui, le bain de Marianne m'a donné la fièvre, et ce maudit chien m'a troublé la cervelle.

Allons, allons ! ne songeons plus à tout cela.

M. de la Graverie se dirigea vers sa bibliothèque, et, pour ne plus songer à *cela*, comme il disait, c'est-à-dire, au capitaine Dumesnil et au chien noir, il prit le premier livre qui lui tomba sous la main, se remit le plus carrément possible dans son fauteuil, appuya ses pieds contre le chambranle de la cheminée, ouvrit le volume au hasard et tomba sur ces lignes :

„Aucun précepte écrit ne nous est resté du système qu'enseignait Pythagore ; mais par les traditions venues jusqu'à nous, on peut affirmer qu'il ne croyait à la mort qu'au point de vue de la matière, mais aucunement au point de vue du principe vital que l'homme reçoit en naissant. Ce principe vital, étant immortel, ne peut être usé ni altéré par l'homme, seulement il passait dans d'autres êtres ; êtres de la même nature, si les dieux croyaient avoir à récompenser une vie de courage, de dévouement et de loyauté ; — êtres de nature inférieure, si l'homme, dans son passage sur la terre, avait commis quelque crime ou même quelque faute qu'il lui fallût expier. Ce fut ainsi qu'il prétendit avoir reconnu, huit ou dix ans après sa mort, un de ses amis, Cléomène de Thasos, sous la forme d'un chien.“

Le chevalier n'alla pas plus loin; il laissa tomber le livre qui avait répondu si directement à sa pensée, et s'en alla timidement regarder à la fenêtre.

Le chien était toujours à son poste, toujours dans la même attitude, toujours les yeux fixés sur cette même fenêtre à travers les rideaux de laquelle lui-même le regardait, et, dès qu'il vit le chevalier reparaitre, son regard s'anima, et il agita doucement sa queue.

Cette persistance de l'animal était si bien en harmonie avec les pensées qui agitaient son cerveau, que le chevalier de la Graverie dut en appeler à sa raison pour ne pas voir un événement surnaturel dans sa rencontre avec le chien noir.

Honteux de ses vellétés superstitieuses, tourmenté par l'étrange sympathie qu'il s'était sentie tout à coup pour le compagnon de sa promenade, il se décida à adopter un moyen mixte qui sauvegarderait les faiblesses que son cœur ressentait pour un chien vagabond, sans cependant donner à sa maison un hôte importun.

Il descendit vivement à la cuisine.

Marianne était absente.

Le chevalier respira; il avait entendu fermer la porte et espérait, en effet, qu'elle était sortie.

Le chevalier éprouva de cette absence un vif sentiment de joie.

En effet, en se décidant à cette bonne action, le chevalier n'avait point été sans appréhender le

sermon qu'il aurait à subir de sa gouvernante sur le péché qu'il allait commettre, en donnant le pain du bon Dieu à un chien, lorsque tant de pauvres en manquaient.

Ce qui ne faisait pas, remarquez-le bien, qu'en application à ce principe, Marianne fît, le moins du monde, l'aumône ni avec son pain, ni même avec celui de son maître.

Mais le chevalier avait pris sa résolution, il avait, comme on dit, la tête montée; si Marianne disait quelque chose, il profiterait du grief qu'il avait contre elle à l'endroit du seau d'eau qu'elle lui avait versé sur la tête, pour lui dire avec une majesté dont plusieurs fois il avait reconnu l'effet :

— *Marianne, nous ne pouvons plus vivre ensemble; faites vos comptes!*

Or, cette phrase avait toujours eu pour résultat, quand elle avait été dite avec une majesté convenable, de rendre Mlle Marianne souple comme un gant.

Mais, depuis quelque temps, Marianne était devenue plus quinteuse que jamais, et il avait présumé que cette surabondance de mauvaise humeur à son endroit venait de propositions qui lui auraient été faites par M. Legardinois, maire de Chartres, pour quitter le service du chevalier et entrer au sien.

Or, il était probable que si, en pareille circonstance, le chevalier hasardait son majestueux :

faites vos comptes! Marianne ferait ses comptes et sortirait.

Le chevalier en était bien arrivé à vaincre les sympathies de son cœur, mais pas encore le cri de son estomac.

Marianne était non pas la plus aimable, mais la plus habile cuisinière qu'il eût jamais eue.

Voilà ce qui lui faisait tant craindre de rencontrer Marianne à la cuisine, voilà ce qui lui rendit le cœur si léger, lorsqu'il se fut aperçu qu'elle n'y était pas.

Le chevalier profita donc de la circonstance et s'avança vivement vers le buffet.

Le buffet était fermé à la clé.

Marianne était une fille soigneuse.

Il prit alors un couteau, et le glissant entre la gâche et le pêne, il essaya d'ouvrir l'armoire sans clé.

Mais il songea à ce que dirait Marianne si elle rentrait en ce moment et le surprenait en flagrant délit d'effraction sur lui-même.

Sur lui-même, et encore était-ce sur lui-même? Marianne disait-elle jamais la cuisine de M. le chevalier?

— Oh! que non: Marianne disait: Ma cuisine.

Le couteau tomba des mains de Dieudonné, et il regarda d'un air désespéré tout autour de lui.

Près de la porte, sur un rayon élevé, hors de la portée de toute bête spoliatrice, il aperçut

un poulet dont le matin il n'avait mangé qu'une aile.

Moins l'aile, la volaille était donc intacte.

Cette volaille était une magnifique poularde du Mans.

Évidemment Marianne comptait tirer, pour le dîner du chevalier, quelque merveilleux parti de ces reliefs qui étaient appétissans au possible, blancs de chair, chargés de graisse, rissolés à point et couchés douillettement dans leur jus.

L'imagination du chevalier, en quelques secondes, savoura les restes succulens de cette poularde en fricassée, en marinade, en bayonnaise ou en mahonnaise (les savans sont divisés sur les deux points), tous petits plats un peu canaille comme tous les plats de seconde formation, mais dont le chevalier était on ne peut plus friand.

Aussi son œil se mit-il à fureter dans tous les coins et sur toutes les planches, pour voir si la bonne chance ne lui enverrait point d'autres comestibles qui remplaçassent la poularde dans l'usage qu'il en comptait faire.

Mais le chevalier eut beau chercher, le chevalier ne trouva rien.

Il prit la volaille par les pattes, l'amena à la hauteur de ses yeux, la considéra avec des soupirs de regrets et de concupiscence, étouffant le désir de mordre à même à belles dents.

Il en était là de son examen, et peut-être allait-il céder à la tentation, lorsque le bruit de

la porte de la rue, roulant sur ses gonds rouillés, vint mettre ses hésitations au pied du mur.

Le chevalier sortit héroïquement du combat que son cœur soutenait contre son estomac. Il enveloppa bravement la poularde sous un pan de sa robe de chambre et escalada l'escalier de la cuisine avec une prestesse et une agilité qu'il était loin de croire retrouver dans ses jambes de quarante-cinq ans.

A la sortie de la cuisine, il faillit se rencontrer avec Marianne.

Il se jeta dans l'office.

Il resta là tout haletant, jusqu'à ce que Marianne fût descendue dans sa cuisine, située au *sous-sol*, comme on dit aujourd'hui.

Alors il sortit sur la pointe du pied, retenant son haleine, gagna son escalier, en monta les marches deux à deux, rentra dans sa chambre, en referma la porte, poussa le verrou et tomba sur une chaise.

Les forces lui manquaient.

Cinq minutes suffirent au chevalier pour revenir à lui ; il se remit sur ses jambes gagna la fenêtre, l'ouvrit résolument, appela le chien toujours accroupi à la même place comme s'il était passé sphinx, et, d'un superbe mouvement, lui lança le poulet.

L'animal le saisit au vol, et au lieu de se sauver avec lui, chose à laquelle le chevalier s'attendait, qu'il espérait peut-être, il le prit entre

ses deux pattes, et, en chien sûr de son droit, il se mit à le dépecer sur place avec une vigueur qui faisait le plus grand honneur à la solidité de ses mâchoires.

— Bravo! mon garçon, cria le chevalier avec enthousiasme, c'est cela, bien, tire, arrache. Bon, voilà l'aile tout entière qui y passe, bon, une cuisse, bon l'autre, bon la tête, la carcasse maintenant. — Mais tu mourais donc de faim, ma pauvre bête?

Et à cette pensée, M. de la Graverie poussa un gros soupir, car cette idée de la métempsy-cose lui revenait à l'esprit, et avec elle l'image du pauvre capitaine.

Or, cette pensée que celui qui avait été si bon pour lui sous son enveloppe d'homme, pouvait souffrir de la faim sous une autre enveloppe, quelle qu'elle fût, et surtout sous celle d'un chien qui aurait brisé sa chaîne pour le venir retrouver, lui tira les larmes des yeux.

Et nul ne peut dire jusqu'où cette pensée eût pu conduire le chevalier s'il eût eu le temps de s'y appesantir.

Mais il en fut violemment tiré par des cris furieux qui partaient du rez-de-chaussée.

Le chevalier, dans le disposition d'esprit où il était et avec la conscience de sa culpabilité, n'eut point de peine à reconnaître la voix de Marianne.

Il ferma vivement sa fenêtre et courut tirer le verrou de sa porte.

C'était, en effet, Marianne qui, découvrant le rapt de sa volaille, gémissait comme si la maison était réduite en cendres.

Le chevalier jugea que le mieux était d'aller au devant du danger ou même d'attirer le danger à lui.

Si Marianne allait, par hasard, à la porte de la rue et qu'elle vit le chien rongeur la carcasse de sa volaille, tout lui était révélé.

Si, au contraire, le chevalier l'occupait, ne fût-ce que cinq minutes, il était bien certain qu'au train dont y allait l'épagneul, dans cinq minutes, jusqu'au dernier morceau de la volaille, tout aurait disparu.

Resterait le chien se léchant les babines et attendant un autre poulet; mais le chien ne parlait pas, et, parlât-il, il avait l'air trop intelligent pour confier à Marianne ses relations gastronomiques avec le chevalier de la Graverie.

De la porte de sa chambre et du haut de l'escalier, c'est-à-dire d'un lieu de domination et avec la voix du maître, il cria donc :

— Eh bien ! Marianne. qu'y a-t-il ? et pourquoi tout ce tapage ?

— Pourquoi tout ce tapage ! Ah ! c'est vous qui le demandez, Monsieur !

— Sans doute, c'est moi qui le demande.

Puis il ajouta avec une dignité croissante :

— Sac à papier! J'ai bien le droit, il me semble, de savoir ce qui se passe dans *ma maison*.

Et il appuya sur le pronom possessif *ma* et sur le substantif *maison*, d'une façon toute particulière.

Marianne sentit l'aiguillon.

— Dans votre maison! dit-elle, dans votre maison! eh bien; il s'y passe de belles choses.

— Que s'y passe-t-il? voyons! demanda effrontément le chevalier.

— Il s'y passe que l'on y vole dans votre mai...son, accentua Marianne.

Le chevalier toussa, et d'une voix moins ferme:

— Et qu'y vole-t-on? demanda-t-il.

— On y vole votre diner, rien que cela; car vous n'allez pas vous figurer, qu'à quatre heures de l'après midi, je retourne au marché; d'ailleurs, il y aurait plus rien au marché. Et y eût-il des poulets, qu'ils ne seraient pas bons pour aujourd'hui. Tout le monde sait que, pour qu'un poulet soit mangeable, il lui faut au moins deux jours d'attente.

Le chevalier avait bien envie de lui dire:

— Allez chez le pâtissier du coin, vous trouverez un vol-au-vent ou quelque'autre chose qui remplacera votre volaille; mais, à coup sûr, l'épaigneul était encore à la porte, et le chevalier

ne voulait pas l'exposer aux brutalités de Marianne.

Il se contenta donc de répondre :

— Bon ! qu'est-ce que cela ? un mauvais dîner, c'est bien vite fait.

Cette philosophie était si peu dans les habitudes du chevalier, que Marianne, habituée, au contraire, aux méticuleuses observations de son maître, en resta tout étourdie.

— Ah ! grommela-t-elle, voilà ce que tu réponds ; c'est bien, c'est bien ; on ne se gênera point alors.

Et Marianne rentra dans sa cuisine, humiliée dans son orgueil et promettant bien de s'en venger.

Mais, d'un autre côté, le chevalier, tant pour le poulet qu'il lui avait octroyé aux dépens de son dîner, qu'à cause de la prise qu'il venait d'avoir avec Marianne, se crut quitte de tout procédé nouveau à l'endroit de l'épagueul.

Sans retourner à la fenêtre, il alla donc s'asseoir dans son fauteuil, jusqu'au moment où Marianne vint ouvrir sa porte et lui dire d'un air goguenard :

— Monsieur est servi.

Cette annonce se faisait régulièrement à cinq heures du soir.

Le chevalier descendit et se mit à table.

Marianne plaça cérémonieusement en face du chevalier un morceau de bœuf bouilli, un plat

de pois au sucre et des haricots verts en salade, le prévenant que ces trois plats composeraient pour ce jour-là tout son dîner.

Le pauvre chevalier attaqua avec la plus grande répugnance ce mets filandreux et complètement dénué de suc, ce qui le fit arriver vite aux haricots verts; mais, par bonheur, la promenade qu'il avait exécutée, la douche qu'il avait reçue et, plus que tout cela, les émotions inusitées qu'il avait éprouvées, avaient probablement ouvert à son appétit des voies nouvelles car, s'il n'avait fait qu'une attaque sur le bœuf, il revint deux fois aux pois et trois fois aux haricots, de sorte qu'il finit par quitter la table en jurant à Marianne interdite, qu'il y avait fort long-temps qu'il n'avait si bien diné.

Après son dîner, le chevalier avait l'habitude d'aller à son cercle. Pour rien au monde, le chevalier n'eût manqué à une habitude. Qu'eût-il fait s'il n'eût point fait son whist à deux liards la fiche?

Seulement, comme il craignait que le poulet, au lieu d'avoir donné à l'épagueul l'idée de s'en aller, ne lui eût donné celle de rester, et qu'en sortant il ne le rencontrât à la porte, il résolut de lui jouer un tour:

C'était de sortir tout simplement par le jardin au lieu de sortir par la rue.

Le jardin donnait sur une ruelle déserte où

jamais un chien, si vagabond et si perdu qu'il fût, n'aurait eu l'idée d'attendre un maître.

Il en résulta que, par des rues détournées, le chevalier gagna son club, situé place de la Comédie, sans avoir fait aucune rencontre importune.

Il y resta jusqu'à dix heures.

— Ce diable d'épagneul est si obstiné, murmura entre ses dents le chevalier, qu'il est capable d'être à son poste; s'il y était, je n'aurais pas le courage de le laisser dehors, retournons donc chez moi par où je suis venu.

Et le chevalier revint par ses rues détournées et par sa ruelle, rentra par la petite porte du jardin en pressant le pas, attendu qu'il faisait des éclairs, et qu'on entendait le tonnerre gronder au loin.

Comme il traversait le jardin, les premières gouttes tombèrent larges comme des écus de six francs.

Sur l'escalier, il rencontra Marianne, qui pensant qu'elle avait été peut-être un peu loin dans sa vengeance, dit au chevalier en essayant de prendre son air le plus aimable :

— Monsieur a bien fait de rentrer.

— Et pourquoi cela? demanda Dieudonné.

— Pourquoi cela? Mais parce qu'il va faire un temps, mais un temps à ne pas mettre un chien à la porte.

— Hum! fit le chevalier. Hum! hum!

Et croisant Marianne, il rentra dans sa chambre.

Il eut grande envie d'aller voir à la fenêtre si le chien y était toujours, mais il n'osa point.

Comme tous les esprits faibles, il aimait mieux rester dans le doute que d'avoir à prendre un parti.

La pluie fouettait vertement les volets, et chaque coup de tonnerre se faisait entendre plus rapproché.

Le chevalier se déshabilla rapidement, fit sa toilette de nuit en un tour de main, s'allongea dans son lit, souffla ses bougies et tira son drap dessus ses oreilles.

Mais l'orage était toujours si violent, que, malgré la précaution prise, il entendait la pluie battant ses volets et le tonnerre grondant sur sa tête.

Car l'orage avait peu à peu fait son chemin et semblait à cette heure s'être concentré au-dessus de la maison du chevalier.

Tout-à-coup au-dessus du bruit de l'averse, du bruit du tonnerre, il lui sembla entendre une plainte longue, funèbre, lugubre, allant toujours en grandissant, comme le hurlement d'un chien.

Le chevalier sentit un frisson passer par tous ses membres.

L'épagneul de la matinée était-il toujours là ? ou était-ce un autre chien, un chien de hasard ?

Le hurlement qu'il venait d'entendre avait si peu de rapport avec les abois joyeux du matin,

que le chevalier pouvait bien se douter que ces abois et ce hurlement n'avaient aucune homogénéité entre eux et ne sortaient pas de la même gueule.

Le chevalier se renfonça plus profondément dans son lit.

L'orage continuait de gronder plus terrible.

Le vent secouait la maison, comme s'il eût voulu la déraciner.

Une seconde fois le hurlement lugubre, sinistre, prolongé, se fit entendre.

Cette fois le chevalier n'y put résister ; ce hurlement semblait le tirer de force hors du lit ; le chevalier se leva donc, et quoique rideaux, fenêtres et jalousies fussent fermés, la reverbération des éclairs qui se succédaient sans interruption, illuminait la chambre.

Comme si une force plus puissante que lui le poussait, le chevalier marcha en trébuchant vers la fenêtre ; arrivé là, il souleva le rideau, et, à travers les jalousies, il vit le malheureux épagneul assis à la même place, sous des torrents de pluie qui eussent fait fondre un chien de granit.

Alors une profonde pitié s'empara du chevalier.

Il lui parut d'ailleurs qu'il y avait quelque chose de surnaturel dans cette obstination d'un chien qu'il voyait pour la première fois.

D'un mouvement machinal il porta la main

à l'espagnolette de la croisée, afin de l'ouvrir ; mais au même moment, un coup de tonnerre, comme il n'en avait pas encore entendu, éclata juste au-dessus de sa tête, les ténébres se fendirent, un serpent de feu passa dans l'air, le chien jeta un grand cri d'épouvante et s'enfuit en hurlant, tandis que, frappé d'une commotion électrique qui passa de la main qui touchait le fer de l'espagnolette à tout son corps, le chevalier alla, à reculons, tomber au pied de son lit à la renverse et sans connaissance.

XVII

Hallucination.

Lorsque le chevalier revint à lui, l'orage était passé, il faisait nuit épaisse et silence complet.

Il fut quelque temps sans savoir ce qui était arrivé ; il ne pouvait deviner, ne se rappelant rien, comment il se faisait qu'il fût couché au bas de son lit, en chemise, par une nuit d'automne, déjà froide comme une nuit d'hiver.

Il se sentait tout engourdi, quelque chose

bruissait dans ses oreilles, comme le bruit lointain d'une chute d'eau.

Il se souleva, en tâtonnant, sur son genou, sentit son lit à la portée de sa main, poussa un grand soupir, et, avec un effort inouï, parvint à se hisser sur sa pyramide de matelas.

Là, il retrouva ses draps encore chauds, ce qui prouvait que son évanouissement n'avait pas été long, et son édredon, à moitié tombé.

Il se glissa entre ses draps avec un sentiment de volupté inouïe, tira son édredon d'aplomb sur lui-même, se pelotonna pour se réchauffer plus vite, et essaya de se rendormir.

Mais, au contraire, peu à peu la mémoire lui revint, et, au fur et à mesure que revenait la mémoire, le sommeil fuyait.

Le chevalier se rappela chaque chose dans tous ses détails, depuis la poularde du Mans jusqu'au coup de tonnerre.

Alors, il écouta si le silence de la nuit n'était plus troublé par les hurlemens du chien.

Tout était calme.

D'ailleurs, en même temps qu'il se sentait frappé de cette commotion électrique, qui lui engourdissait encore le bras, n'avait-il pas vu fuir le chien épouvanté.

Il était donc débarrassé de cet animal acharné comme un spectre.

Mais cet animal ne s'enchainait-il pas d'une façon étrange avec les seuls souvenirs qui lui

fussent chers, avec la mort de son ami Duménil ?

Tout cela était bien fort et bien émouvant pour le chevalier, dont la vie, depuis huit ou neuf ans, avait coulé unie comme la surface d'un lac, et qui, depuis la veille, semblait s'être changée en un torrent tumultueux, entraîné, malgré lui, vers quelque effroyable chute comme celle du Rhin ou du Niagara.

En ce moment la pendule tinta un coup.

Ce pouvait être une demie quelconque, ou bien une heure du matin.

Le chevalier pouvait se lever, enflammer une allumette et voir.

Mais, timide comme un enfant qui a peur, tout lui semblait tellement dérangé dans l'ordre naturel, qu'il n'osa point se lever.

Il attendit.

Une demi-heure après, la pendule sonna encore un coup.

Il était donc une heure du matin.

Le chevalier avait encore six heures à attendre avant qu'il fit jour.

Il frissonna et sentit la sueur de l'effroi lui passer par tout le corps; bien certainement, s'il ne parvenait pas à se rendormir, avant le jour, il serait fou.

Le chevalier serra les dents et les poings et se dit avec rage : Dormons !

— Par malheur, on le sait, l'homme n'a,

sous ce rapport, aucun pouvoir sur lui-même; le chevalier eut beau se dire *dormons*, il ne dormit pas.

Mais, à défaut du sommeil, vint le délire, ce rêve du furieux!

Le chevalier tombait dans une espèce de torpeur qui ressemblait au sommeil, et alors il lui semblait que c'était lui et non Dumesnil, qui était couché sur son lit et roulé dans son linceul; seulement on se trompait, on prenait une léthargie pour la mort et on allait l'enterrer vivant.

Puis arrivait l'ensevelisseur, qui le prenait sur son lit et le couchait dans son linceul, sans qu'il pût parler, crier, se plaindre, remuer, ni s'opposer à rien; posait le couvercle sur la bière et se mettait à clouer; mais, un des clous atteignant les chairs, le chevalier poussait un cri et se réveillait.

Réveillé ou se croyant réveillé, car le chevalier était en proie à une hallucination continue, il semblait au chevalier qu'il se trouvait tout à coup transporté dans un monde fantastique peuplé d'animaux aux formes bizarres qui le regardaient d'un œil menaçant: il voulait fuir; mais, à chaque pas, comme devant le chevalier du jardin d'Armide, surgissaient de nouveaux monstres, dragons, hippogriffes, chimères, qui se mêlaient à la meute qui lui donnait la chasse; alors le malheureux chevalier trébuchait, tombait, se relevait, reprenait sa course; mais, bien-

tôt rejoint comme un cerf aux abois, il attendait la mort sans force pour lutter contre elle; seulement la première morsure qui s'attachait à lui le réveillait par la douleur qu'elle lui causait, et il se disait de nouveau: ce n'est pas vrai, je suis dans mon lit, je n'ai rien à craindre, c'est un songe, un rêve, un cauchemar.

Et le chevalier se dressait sur son séant et s'asseyait, se cachant la tête entre ses mains; il avait beau se dire qu'il ne serait jamais assez insensé pour prêter la moindre attention à un songe, la répétition de ces secousses, la prostration de l'insomnie commençaient à ébranler son cerveau.

Et même dans cette position il ne pouvait éviter cette somnolence terrible à l'aide de laquelle le fantastique entraît dans sa vie et s'emparait de toutes ses facultés. Il laissa tomber une de ses mains qui s'allongea le long de ses matelas; mais à peine cette main fut-elle pendante, qu'il lui sembla que la langue douce et tiède d'un chien la carressait; mais, peu à peu, cette langue se refroidit et devint âpre et rigide comme un glaçon.

Le chevalier rouvrit ou crut rouvrir un œil; il avait en ce moment si peu la disposition de son libre arbitre, qu'il lui était impossible de dire: ceci est le rêve et ceci la réalité, et il frissonna de tout son corps en voyant l'épagueul assis près de son lit; son poil noir et soyeux

brillait dans la nuit d'une espèce de phosphorescence qui illuminait la chambre tout autour de lui, de sorte qu'il pouvait voir le regard de l'animal qui se fixait sur lui avec des yeux tristes et tendrement réprobateurs qui cessaient d'être ceux d'un chien pour prendre une expression humaine.

Et cette expression était bien celle avec laquelle Dumesnil, mourant, avait fixé ses yeux sur les siens.

Le chevalier n'y put pas tenir; il sauta en bas de son lit, et, tout en se heurtant aux meubles dans l'obscurité, il alla jusqu'à la cheminée, où il trouva des allumettes toutes préparées, à l'aide desquelles il attacha la flamme à une bougie.

La bougie allumée, avec une effroyable palpitation, le chevalier qui, en sautant de son lit, avait fermé les yeux, osa enfin les ouvrir, et regarder tout autour de lui.

La chambre était parfaitement déserte.

Le chevalier retourna à la fenêtre souleva de nouveau le rideau: la rue était déserte comme la chambre.

Il tomba sur un fauteuil, essuya la sueur qui coulait sur son front, et sentant que le froid le gagnait de nouveau, il alla se recoucher mais en laissant cette fois la bougie allumée.

Sans doute la lumière chassa-t-elle les fantômes, car le chevalier ne revit plus rien, quoi-

qu'il fût en proie à une fièvre telle qu'il entendit battre les artères de ses tempes.

Aux premiers rayons du jour, il sonna Marianne pour lui faire son feu.

Mais Marianne, habituée à n'entrer dans la chambre de son maître qu'à huit heures et demie, ne s'inquiéta point de cette sonnette inusitée qu'elle pensa sans doute être mise en branle par quelque lutin, ennemi de son repos.

Le chevalier se leva, ouvrit la porte, et appela.

Marianne demeura aussi sourde à la voix qu'à la sonnette.

Il en résulta que le chevalier, passant son pantalon et sa robe de chambre, dut se résigner à s'acquitter lui-même de ce soin de ménage.

Son feu allumé, le chevalier, après s'être assuré que le chien avait bien disparu, se remit à sonner.

Comme, cette fois, c'était l'heure de Marianne, Marianne entra avec tous les ingrédients nécessaires à allumer le feu.

Le feu était allumé et le chevalier se chauffait.

Marianne resta immobile sur le seuil de la porte.

— Mon déjeuner! dit le chevalier.

Marianne recula d'un pas.

Jamais le chevalier ne s'était levé avant neuf heures et n'avait demandé son déjeuner avant dix!

Il était huit heures et demie, le chevalier était levé, se chauffait, et demandait son déjeûner.

En outre le chevalier était livide.

— Ah! Monsieur, dit-elle, qu'est-il donc arrivé ici? mon Dieu!

Le chevalier le lui eût bien raconté s'il eût osé, mais il n'osa point.

— Dieu merci, dit-il, éludant la question, on mourrait bien ici sans secours; j'ai appelé, sonné, crié, mais, bast! c'est comme s'il n'y avait eu personne dans la maison.

— Dam', Monsieur! une pauvre femme comme moi, quand elle a travaillé toute la journée au-delà de ses forces, n'est pas fâchée de dormir un peu la nuit.

— Ce n'est pas hier que vous avez travaillé au-delà de vos forces, répondit le chevalier avec une certaine aigreur; mais ne parlons plus de cela; je vous ai demandé à déjeûner.

— A déjeûner à cette heure-ci, Jésus! est-ce donc l'heure?

— C'est l'heure quand j'ai mal diné la veille.

— Vous attendrez bien que je sois revenue du marché, il n'y a absolument rien ici.

— Eh bien! allez-y, mais ne faites qu'aller et revenir.

Marianne voulut faire des observations.

— Sac à papier! dit le chevalier, en frappant de ses pincettes le feu qu'il avait fait lui-même, et duquel jaillit des millions d'étincelles.

Marianne n'avait encore entendu que deux fois cet innocent juron; elle en subit l'influence.

Elle tourna le dos, ferma la porte, descendit l'escalier, et prit en trotinant le chemin du marché.

Marianne courbait la tête à la manière d'un monarque constitutionnel qui accepte une réforme imposée par ses chambres, mais qui ne l'accepte qu'avec la résolution bien arrêtée de prendre une prompte revanche.

Toujours à l'encontre de ses habitudes, le chevalier mangea précipitamment, et ne fit aucune des réflexions traditionnelles que lui inspirait le souvenir de l'excellent café qu'il avait pris dans ses voyages, et auquel, celui qu'il prenait à Chartres, quoique Chartres soit la ville de France qui a la prétention de mieux brûler le café, et auquel celui qu'il prenait à Chartres n'était pas plus comparable que ne l'eût été de la chicorée pure au café ordinaire.

Tout était tellement réglé, compassé, arrêté dans le ménage du vieux garçon, que Marianne n'en pouvait croire ses yeux ni ses oreilles.

Le facteur apporta le journal.

Marianne, ramenée à des sentimens de conciliation, s'empressa de le monter à son maître.

Mais celui-ci, au lieu de le lire, comme il le faisait tous les jours, consciencieusement, depuis l'épigraphe jusqu'à la signature de l'imprimeur, laissa errer un coup d'œil distrait sur la feuille,

là jeta sur le guéridon, et remonta dans sa chambre à coucher.

— En vérité, s'écria Marianne tout en rangeant sa vaisselle, je ne reconnais pas Monsieur; aujourd'hui, il ne tient pas en place. Il ne s'est point aperçu que les œufs au court-bouillon s'étaient attachés, que les côtelettes étaient en charbon, et que ses haricots verts avaient jauni à la cuisson.

Puis, levant les deux bras au ciel, comme sous l'impulsion d'une illumination inouïe,

— Serait-il amoureux? s'écria-t-elle.

Mais, après un moment de réflexion, riant elle-même d'une supposition si insensée,

— Mais non, mais non, ce n'est pas possible; seulement, que diable peut-il manigancer dans sa chambre? il faut voir!

Et en domestique discrète, Marianne, marchant sur la pointe des pieds, traversa le salon et vint coller son œil au trou de la serrure de la chambre à coucher.

Elle aperçut son maître qui, malgré le froid incisif d'une matinée d'automne, avait ouvert la fenêtre et regardait attentivement dans la rue.

— Il a pourtant bien l'air d'attendre que quelqu'un passe, dit Marianne. Jésus-Dieu! il ne nous manquerait plus que cela: une femme dans la maison; je lui passerais encore plutôt le chien de l'autre jour.

Mais le chevalier de la Graverie, ne trouvant

probablement pas dans la rue ce qu'il y cherchait, ferma la fenêtre, et tandis que Marianne, de plus en plus intriguée et se perdant en conjectures, regagnait la salle à manger, il se mit à arpenter la chambre en long et en large, les bras croisés, les sourcils froncés et sous l'empire visible d'une forte préoccupation.

Puis tout à coup il jeta sa robe de chambre comme un homme qui prend une résolution subite et passa une manche de son habit.

Mais, tout en procédant à ce détail de sa toilette, il jeta un coup d'œil sur la pendule.

La pendule marquait dix heures et demie.

Alors il se promena pendant quelque temps, son habit pendant par une manche.

Si Marianne l'eût vu ainsi, elle ne se fût point arrêtée à cette hypothèse que le chevalier fût amoureux.

Elle se fût dit: le chevalier est fou!

C'eût été bien pis si elle eût vu le chevalier sortir de sa chambre dans cet état, et, une manche passée, l'autre nue, descendre au jardin.

Ce ne fut qu'à l'air qu'il s'aperçut de sa distraction et qu'il passa l'autre manche.

— Qu'allait-il faire au jardin? C'est bien certainement ce que Marianne n'eût pu comprendre mieux que le reste.

Le chevalier cherchait, allait, venait, s'arrêtait de préférence dans les angles, mesurait des car-

cés avec sa canne, tantôt d'un mètre, tantôt de deux mètres, selon l'espace.

Puis, il disait entre ses dents :

— Ici, non, là, il sera parfaitement; dès aujourd'hui j'envoie chercher le maçon, une cabane en brique ou en pierres sera bien humide.

Je crois qu'une cabane en bois vaudra mieux; je n'enverrai pas chercher le maçon, j'enverrai chercher le charpentier.

Il était évident que le corps du chevalier était là, mais que son esprit était ailleurs.

Mais où était son esprit?

La solution de ce problème obscure pour Marianne, est on ne peut plus claire, nous l'espérons, pour le lecteur.

Il voit bien que la résolution du chevalier était prise.

Il était décidé à faire du chien son commensal, et il cherchait un endroit où le loger le plus convenablement possible.

C'est que l'abnégation dont le chevalier avait fait preuve en sacrifiant sa poularde et qui avait éteint ses remords à l'endroit des mauvais traitemens de Marianne, ne suffisait plus depuis ces malheureux rêves et ces fatales hallucinations qui le constituaient en flagrant délit d'ingratitude envers un animal qui lui avait donné toutes sortes de marques de sympathie.

Non pas que, depuis le retour du soleil, le chevalier fût tout à fait dans le même état d'an-

goisses ; non, il ne pouvait admettre les rêves de la nuit, transpercés de lumière depuis qu'ils étaient exposés au jour : la métempsycose était un système qui n'avait jamais existé que dans Pythagore. La raison et les sentimens religieux du chevalier condamnaient à un égal degré cette croyance.

Mais enfin, malgré les calculs de sa raison, malgré les aspirations de sa conscience, il doutait, et le doute est mortel aux esprits de la trempe de celui du chevalier.

Certes, il eût juré qu'il était absurde de supposer que l'esprit qui animait le corps du chien noir pût avoir le plus petit rapport avec l'âme de son pauvre ami, partie pour des mondes inconnus ; cependant, et malgré l'énergie des dénégations qu'il se donnait à lui-même, il se sentait pour le chien un intérêt si profond et si tendre, qu'il s'en effrayait sans pouvoir se résoudre à le dompter.

Il songeait à la pauvre bête, exposée pendant douze heures à toutes les intempéries de la saison, grelottant sous la bise, nageant dans les torrens d'eau tombés du ciel, aveuglé par les éclairs, enveloppé par la foudre, fuyant épouvanté à travers les ténèbres, et, le jour levé, devenu victime de la brutalité des enfans, cherchant son déjeuner dans les égouts, enfin subissant tous les inconvéniens du vagabondage, ce prolétariat des chiens, inconvéniens dont le moindre était

d'être tué sur place, comme bien et dûment vaincu d'être enragé.

Bref, M. de la Graverie, qui, l'avant-veille, eût donné tous les chiens du monde pour un zeste de citron, surtout si ce zeste devait donner du goût à une crème, M. de la Graverie, se sentant le cœur gonflé et les yeux pleins de larmes lorsqu'il songeait aux infortunes du pauvre épagneul, avait résolu de faire cesser ses infortunes en l'adoptant, et, comme on le voit, il cherchait et mesurait la place où la niche de son futur commensal devait être bâtie.

Avant d'en arriver là, il y avait eu de grandes luttes, et le chevalier n'avait pas été vaincu sans combattre.

De temps en temps même, il se relevait et combattait encore.

Mais plus il s'indignait contre sa faiblesse, plus il se raidissait contre son imagination, plus son imagination devenait tumultueuse, plus sa faiblesse le terrassait.

Enfin, tout en étant parvenu à écarter de son cerveau les tendances surnaturelles qui rattachaient le chien au souvenir du pauvre Dumesnil, l'animal ne l'en occupait pas moins; il n'y songeait plus que comme on songe à l'un des êtres inférieurs de la création, mais encore il ne songeait qu'à lui.

Ah! c'est que ce chien-là ne ressemblait pas à tous les chiens: par le peu qu'il en avait vu,

si court que fût le temps où il l'avait pratiqué, le chevalier s'était convaincu que l'épagneul devait posséder une foule de qualités suprêmes et spéciales, qu'en y réfléchissant bien, le chevalier se rappelait avoir lues sur l'honnête physionomie de l'animal.

Aussi en vain le chevalier, égoïste par système, se retranchait-il derrière ses résolutions passées; en vain en appelait-il à ses sermens, en vain se disait-il tout haut qu'il avait juré de n'ouvrir son cœur à nul être ici bas, qu'il fût bimane, quadrumane ou volatile; en vain se représentait-il les mille inconvéniens qu'aurait incontestablement l'attachement qu'il sentait poindre en lui pour cette bête. On a vu où en était arrivé le chevalier.

Le chevalier songeait à loger le chien, non pas sous un des hangars, non pas dans une des écuries, non pas sous un des bâtimens existans.

Il en était arrivé à lui choisir une place, la meilleure, bien entendu, et à lui faire bâtir une cabane, où il eût tout ses aises. Et pour s'excuser, il s'était dit à lui-même :

— Après tout, ce n'est qu'un chien.

Et il avait ajouté, en hochant la tête :

— Je ne suis ni assez vieux, ni assez jeune, ayant renoncé à mes semblables, pour donner une bribe de mon affection à un animal quelconque.

Puis, étendant la main vers la place où il avait décidé de lui bâtir sa cabane :

— Celui-ci, avait-il dit, une fois que j'aurai accompli à son égard ce que je crois lui devoir, pourra bien se perdre ou mourir, sans que j'en prenne le moindre souci.

J'en serai quitte si un chien m'est devenu nécessaire, ce que je nie, j'en serai quitte pour lui donner un successeur.

Est-ce manquer à mes sermens, voyons un peu, que de chercher à opposer une innocente distraction à la monotonie de mon existence ?

En me résignant à l'état d'isolement, d'ailleurs, je n'ai point entendu me condamner à un état de servitude cent fois pire que celui du bague.

Non, sac à papier ! cent fois non.

Et sur ce juron qui indiquait l'état d'exaspération où il en était arrivé, le chevalier de la Graverie se redressa pour voir si quelqu'un se permettrait d'être d'un avis contraire au sien.

Personne ne souffla le mot.

Le chevalier regarda donc la chose comme bien et dûment arrêtée.

Seulement, pour mettre son projet à exécution, il lui manquait l'objet principal.

Le chien, qui épouvanté de la chute du tonnerre, s'était enfui en hurlant.

Le chevalier résolut de sortir comme à son ordinaire.

Il ne se donnerait certes pas la peine de chercher l'épagneul.

Mais, s'il le rencontrait, il serait le bien rencontré.

Telles étaient les bonnes dispositions du chevalier de la Graverie, lorsque le gros timbre de la cathédrale sonna midi.

Quoique M. de la Graverie ne sortit jamais qu'à une heure, il résolut, vu la gravité des circonstances, d'avancer sa promenade de soixante minutes.

Il remonta dans sa chambre, prit son chapeau, nous avons dit qu'il avait sa canne, puisqu'avec sa canne, il avait mesuré l'espace qu'il destinait à la niche de l'épagueul, bourra sa poche de morceaux de sucre, y ajouta une tablette de chocolat, dans le cas où le sucre ne serait qu'un appât insuffisant, et sortit, non pas précisément pour chercher le chien, mais dans l'espérance que le hasard le conduirait sur sa route.

Le chevalier traversa la place des Epars, prit la butte Saint-Michel et alla s'asseoir sur le banc en face de la caserne.

Il va sans dire que Marianne l'avait regardé sortir avec un étonnement qui allait croissant de minute en minute.

C'était la première fois, depuis cinq ans qu'elle était avec le chevalier, que le chevalier sortait avant une heure.

Aussi le moment du pansage n'était pas encore venu, la caserne était silencieuse, les cours

désertes; à peine si quelques cavaliers consignés les traversaient de loin en loin.

Au reste, ce n'était point là, dans la nouvelle disposition d'esprit où il se trouvait, ce qui préoccupait notre chevalier.

Il regardait, non pas dans les cours ou dans les appartemens de la caserne, mais tout autour de lui en continuant mentalement ses discussions avec lui-même.

Seulement, de temps en temps, lorsque le désir de devenir propriétaire du bel et gracieux animal l'emportait en lui sur la série des inconvéniens qui s'attachent à la possession d'un chien, il se levait, montait sur son banc pour regarder tout autour de lui.

Enfin, comme, malgré cette ascension, l'horizon était limité, il finit par faire cette concession à ses désirs, d'aller jeter un coup d'œil au loin en dehors de la ligne des arbres de la promenade.

M. de la Graverie passa quatre longues heures sur ce banc, et il eut beau regarder, comme sœur Anne, il ne vit rien venir.

Plus le temps s'écoulait, plus il craignait que le chien ne reparût point: sans doute c'était un hasard et non une habitude quotidienne qui avait amené le chien à cet endroit: le chevalier, qui y venait tous les jours, lui, ne l'avait jamais vu.

Après ces quatre heures d'attente, le chevalier était si bien décidé à emmener l'animal, si

l'animal reparaisait, que, supposant le cas où l'animal ne voudrait pas, comme la veille le suivre de bonne volonté, il avait préparé et roulé son mouchoir en corde, pour le lui passer autour du cou.

Ce fut inutile, le chevalier entendit sonner cinq heures sans avoir vu l'épagueul ni même aucun animal qu'il eût eu la consolation de prendre un instant pour lui.

Le chevalier résolut de lui donner la demi-heure de grâce, au risque de ce que pouvait non-seulement dire, mais penser Marianne, qui avait l'habitude de le voir rentrer tous les jours à quatre heures précises.

A cinq heures et demie, la promenade était complètement déserte.

Le chevalier, désappointé, pensa alors pour la première fois à son diner, qui, depuis cinq heures, l'attendait, et qui devait être froid s'il attendait sur la table, brûlé s'il attendait sur le feu.

Il reprit, de fort mauvaise humeur, le chemin de la maison.

Du bout de la rue il vit de loin Marianne qui l'attendait sur le seuil de la porte.

Marianne s'apprêtait à reprendre sa revanche et à secouer son maître d'importance, comme elle avait promis de le faire à deux ou trois voisines.

Mais au moment où celle-ci allait ouvrir la bouche :

— Que faites-vous ici ? demanda le chevalier d'un ton rude.

— Vous le voyez bien, Monsieur, répondit celle-ci, stupéfaite, je vous attends.

— La place d'une cuisinière n'est pas à la porte de la rue, dit sentencieusement le chevalier, mais dans sa cuisine et à côté de ses fourneaux.

Puis, flairant l'air qui venait du laboratoire comme disent les chimistes et les cordons bleus :

— Prenez garde ! ajouta-t-il, de me servir un dîner brûlé ; votre déjeuner de ce matin ne valait pas le diable.

— Ah ! ah ! fit Marianne, en rentrant piteusement dans sa cuisine.

Il paraît que e m'étais trompée et qu'il s'en était aperçu.

Décidément, il n'est pas amoureux.

Mais s'il n'est pas amoureux, qu'a-t-il donc ?

XVIII

Où Marianne est fixée sur les préoccupations du chevalier.

Le chevalier rentra, mangea avec précipitation, trouva tout mauvais, bouscula Marianne, ne sortit pas le soir et passa une nuit presque aussi mauvaise et aussi tourmentée que la dernière.

Le soleil du lendemain trouva M. de la Graverie presque malade de la fatigue de cette seconde nuit; les tortures de son imagination avaient pris un tel caractère, que son désir de la veille, encore un peu vague, de devenir propriétaire de l'épagneul, s'était changé en une volonté bien arrêtée de le retrouver et de le posséder, à quelque prix que ce fût.

Comme Guillaume de Normandie, M. de la Graverie voulut brûler ses vaisseaux; il manda le menuisier, et, en face de Marianne, sans s'inquiéter de ses bras levés au ciel et de ses exclamations, il commanda une niche splendide pour son futur commensal, puis il sortit sous prétexte d'acheter une chaîne et un collier; mais, en réalité, pour aller au-devant du hasard qui devait lui ramener le chien tant désiré.

Mais, cette fois, il ne se borna point à l'expectative, comme il avait fait la veille; méprisant

le qu'en dira-t-on, M. de la Graverie alla aux renseignemens, inséra une annonce dans les deux journaux du département, et mit des affiches à tous les coins de rues.

Tout fut inutile: le chien avait paru et s'était éclipsé comme un météore, personne ne put fournir le moindre renseignement sur son compte. En quelques jours M. de la Graverie devint maigre comme un clou et jaune comme un coing, il ne mangeait plus, ou, quand il mangeait, il ne faisait qu'accomplir une fonction machinale, prenant des ortolans pour des allouettes et allant jusqu'à confondre un plat de laitance de carpes avec un blanc-manger; il ne dormait plus, ou, sitôt qu'il s'endormait, il voyait luire dans un coin de la chambre les yeux de l'épagneul, brillans comme des escarboucles; alors il avait un mouvement de joie; le chien était retrouvé, et il appelait le chien; le chien alors venait à lui en rampant sans détourner une seconde ses yeux de ceux du chevalier, et, engourdi par cette fascination, le chevalier poussait un soupir, se laissait aller inerte sur son lit, les bras pendans; le chien commençait de lui lécher la main de sa langue glacée, puis, peu à peu, montait sur le lit et finissait par s'asseoir, la langue pendante, rouge comme du sang et les yeux enflammés, sur la poitrine du chevalier; et ce cauchemar, qui durait quelques secondes, avait pour le chevalier toute une éternité de souffrances.

Le chevalier se réveillait plus brisé et plus trempé de sueur que ne l'était l'infortuné Dufavel, lorsqu'on le tira de son puits.

Vous comprenez bien que ces changemens dans le côté physique du chevalier avaient leur contre-coup dans le côté moral.

Tantôt, il était silencieux et morose comme un faquir absorbé dans la contemplation de son nombril, tantôt il était irascible et emporté comme un malade atteint d'une gastrite, et Marianne déclarait à tout le monde que l'histoire du chien n'était qu'un prétexte, que son maître était travaillé par quelque grande passion, et que la place n'était plus tenable, même pour elle, dont chacun connaissait la douceur.

Autant pour employer la niche confectionnée par le menuisier que la chaîne et le collier choisis par lui, le chevalier déclara qu'il allait acheter un chien.

Cette déclaration fut un avis pour tout ce qui avait un chien à vendre.

On lui amena des chiens par vingtaine, depuis le chien turec jusqu'au chien du mont Saint-Bernard.

Mais il va sans dire que le chevalier ne put se décider à faire un choix.

Non, le chien de son cœur, c'était l'épagneul aux longs poils luisans, au blanc jabot, au museau couleur de feu, l'épagneul aux yeux doux et tristes, aux abois presque humains.

Il avait une raison pour repousser les uns après les autres les pauvres animaux qu'on lui présentait.

Si c'était un carlin, il voulait sa femelle pour perpétuer, disait-il la race, et la femelle était naturellement introuvable; si c'était un bouledogue, il ressemblait à un gendarme de Chartres, et il craignait de se faire une mauvaise affaire; l'un était trop hargneux, l'autre trop sale; il reprochait aux levriers, levrettes et levrins, leurs physionomies stupides. Il prétendait que les braques faisaient les yeux doux à tout le monde, et, après avoir épuisé le contingent des chiens disponibles dans l'arrondissement, le chevalier de la Graverie, de plus en plus frappé des qualités surnaturelles de l'épagneul noir, en arriva à s'étonner de la différence prodigieuse qui peut exister entre un chien et un chien.

Il y avait dix jours que ces péripéties passionnées avaient remplacé, dans la maison de la rue des Lices, le calme qui y avait régné pendant de si longues années.

C'était un dimanche, un soleil splendide réchauffait l'atmosphère; ses rayons, traversant sans obstacle les branches des arbres dégarnis de leurs feuilles, se concentraient sur les buttes à l'abri des vieilles murailles, et toute la population chartraine s'était donné rendez-vous sur les promenades pour jouir une dernière fois de cette douce température.

Les citadines au bras de leurs époux procédaient solennellement à l'exhibition hebdomadaire de leurs robes de soie; de joyeux caquetages, des éclats de rire bruyans sortaient des bonnets des grisettes, pavoisées de rubans aux vives couleurs; les campagnardes des environs, avec leurs coiffures plates, leurs tailles courtes, leurs fichus rouges ou jaunes, toutes plus ébahies que joyeuses, passaient alignées comme des grenadiers, interceptant par instans la circulation; les militaires, le jarret tendu, caressant leurs moustaches de la main droite, portant leurs sabres sous le bras gauche, se perdaient au milieu de cette foule multicolore avec des sourires qu'ils s'efforçaient de rendre séducteurs, tandis que les vieux bourgeois, dédaigneux de ces préoccupations fragiles et vaniteuses, se contentaient de jouir en épicuriens du dernier beau jour que Dieu leur donnait.

Le chevalier de la Graverie avait pris sa place au milieu de tous ces gens en quête de distractions; il y était venu autant par désœuvrement que par habitude, car, toujours obsédé par sa vision, à moitié fou de désespoir et d'insomnie, découragé par le peu de succès de ses recherches, il avait, quoiqu'il ne fût pas résigné, perdu tout espoir de retrouver le fantastique épagneul.

Ce n'était plus le promeneur béat et placide que nous avons rencontré au premier chapitre de cette histoire: comme tous ceux que tour-

mente une plaie secrète, il était plus triste et plus morose en raison directe de la gaité générale : cette gaité lui paraissait une insulte à ses propres sentimens ; le soleil lui-même lui semblait avoir fort mal choisi son jour pour reluire ; la foule l'agaçait ; il distribuait à droite et à gauche des coups de coude qui avaient la prétention de dire à ceux auxquels ils s'adressaient :

— Rentrez donc chez vous, mes braves gens, vous me gênez.

Tout à coup, au moment où notre chevalier, sentant croître sa mauvaise humeur, se demandait s'il n'agirait pas plus sagement en prenant pour lui le conseil qu'il donnait aux autres, et en regagnant sa maison, il poussa un cri qui fit retourner les personnes qui l'entouraient.

Le chevalier était pâle, les yeux fixes, les bras tendus.

Il venait d'entrevoir à cent pas de lui, dans la foule, un chien noir qui ressemblait poil pour poil à son épagneul.

Le chevalier voulut hâter le pas pour le rejoindre, mais la cohue était en ce moment si compacte, que ce n'était point chose facile à exécuter.

Les belles dames regardaient d'un œil courroucé ce bonhomme qui dérangeait l'harmonie de leurs toilettes ; les grisettes ne lui épargnaient point les quolibets, et quelques officiers, heurtés

par lui, s'arrêtèrent pour lui dire d'un ton provocateur :

— Ah çà! brave homme, portez donc attention à ce que vous faites!

Mais de toutes ces plaintes, de toutes ces railleries; de toutes ces menaces, le chevalier ne s'inquiétait pas le moins du monde, continuant de se frayer un passage à la façon des navires, en laissant derrière lui un sillage écumeux et grondant.

Malheureusement, s'il avançait de son côté, l'animal qu'il poursuivait, glissait comme une coulèvre entre les jambes masculines, frottant les jupons des dames et des grisettes, avançant aussi, et, dans ce steeple-chase, l'avantage menaçait de ne pas rester au chevalier, si, s'élançant dans la contre-allée du rempart, et faisant une huitaine de pas en courant, il ne se fût mis au niveau du quadrupède.

C'était bien là l'épagneul qui avait si fortement impressionné le chevalier de la Graverie, c'était lui avec ses longues oreilles soyeuses, qui encadraient si coquettement son museau; c'était lui avec sa robe noire et lustrée et sa queue en panache.

Il y avait d'autant moins à en douter, que, se retournant comme tiré par un fil magnétique du côté de M. de la Graverie, il reconnut le chevalier, accourut vers lui, et lui prodigua les caresses les plus expressives.

Mais en ce moment, une jeune fille à laquelle le chevalier n'avait pas fait la moindre attention, se retourna et fit entendre ce seul cri d'appel;

— BLACK!

L'animal fit un bond, et, sans écouter le chevalier qui s'égosillait à crier de son côté: Black, Black! Black, retourna vers la jeune fille, à grandes enjambées.

Le chevalier s'arrêta furieux, et frappant du pied. Il lui sembla, si inoffensif qu'il fût, qu'un ferment de haine et de jalousie se glissait dans son cœur contre cette jeune fille qui abrégeait les seuls instans de satisfaction qu'il eût eus depuis quinze jours.

Mais, au milieu de son désappointement; il éprouva un vif sentiment de joie.

Il avait la certitude que son épagneul existait; ce n'était point, comme le barbet de Faust, un chien fantastique.

De plus, il savait son nom, il s'appelait BLACK.

Le chevalier éprouva cette sensation qu'éprouve le jeune homme amoureux, lorsque pour la première fois il entend prononcer le nom de la femme qu'il aime, et après l'avoir crié tout haut et, comme on l'a vu, sans succès, il répéta plusieurs fois:

— Black! mon cher Black! mon petit Black!
Mais ce ne fut pas le tout; on comprend

bien que M. de la Graverie, qui avait passé une revue presque complète de la race canine pour retrouver son phénix, ne devait pas laisser échapper ainsi l'occasion d'en devenir propriétaire; il était bien décidé à séduire la jeune maîtresse de Black, non par l'emploi de ses charmes personnels, mais par l'élévation du prix qu'il en voulait offrir.

Seulement toute cette grande résolution se brisa contre le respect humain; le chevalier de la Graverie, avec le caractère que nous lui connaissons, craignait avant tout le ridicule; il ne put donc se résoudre à entreprendre son marché en plein air; il pensa que ce qu'il y avait de plus sage à faire était de suivre la jeune fille jusqu'à son logis, et, arrivé là, loin des oreilles et des regards des curieux, d'entamer cette importante négociation.

Malheureusement, le pauvre chevalier, qui de sa vie n'avait pratiqué le métier de séducteur, ignorait complètement les petits manèges qui permettent de suivre une femme sans mettre le public dans la confidence.

Désireux de se rapprocher de l'objet de ses vœux, il ne trouva donc rien de plus naturel que de courir jusqu'à ce qu'il n'en fût plus qu'à dix pas de distance; puis, arrivé là, il marcha derrière la jeune fille, emboitant le pas avec elle lorsque la foule obligeait celle-ci à ralentir sa marche.

A la vue de ce pas méthodiquement réglé sur un autre pas, et en voyant l'âge de la jeune fille suivie par le chevalier, il va sans dire que, sans grands efforts d'imagination, tous les Chartrains échelonnés sur le tour de ville, supposèrent au chevalier des intentions graveleuses qui étaient bien loin de sa pensée, et que, dans tous les groupes, on entendit des phrases dans le genre de celle-ci :

— Avez-vous vu ce vieux libertin de la Graverie, qui poursuit une fillette en plein jour? Mais c'est d'une inconvenance inouïe.

— Eh! eh! la petite est jolie.

C'est ce que le pauvre chevalier ignorait complètement.

— Ma chère, répondait la même femme qui avait entamé la conversation, j'ai toujours eu mauvaise opinion d'un homme qui dépense toute sa fortune en goinfreries.

— Savez-vous qu'il va être difficile de le recevoir après un pareil scandale? Mais voyez donc, les yeux lui sortent de la tête. Bon! voilà maintenant qu'il caresse le chien pour arriver à la fille.

Sans se douter de l'indignation que causait sa conduite, le chevalier continuait de suivre le chien.

Quant à la maîtresse du chien, à laquelle, comme nous l'avons dit, le chevalier n'avait fait aucune attention, c'était une jeune fille de seize

à dix-sept ans, mince et frêle, mais remarquablement belle, elle avait le teint de cette blancheur mate qui est la pâleur des femmes brunes, des yeux noirs auxquels la longueur de leurs cils donne une expression mélancolique, des sourcils également noirs, finement arqués, et, par un bizarre contraste, avec cette merveilleuse mateur, d'admirables cheveux d'un blond cendré, dont les bandeaux épais débordaient de dessous un petit chapeau de paille.

Quant à sa mise, elle était plus que simple, sa petite robe de mérinos, quoique propre, n'avait point le lustre qui distingue ordinairement chez les femmes à la classe desquelles elle semblait appartenir, le vêtement du dimanche. On voyait que cette modeste toilette avait dû partager les travaux de sa propriétaire, et l'on en arrivait à présumer qu'elle composait toute sa garde-robe.

La jeune fille finit par remarquer avec tout le monde, quoiqu'après tout le monde, la persistance avec laquelle le vieux monsieur s'était attaché à ses pas; elle marcha plus vite, espérant ainsi s'en débarrasser; mais lorsqu'elle arriva à une des barrières qui défendent aux chevaux et aux voitures l'entrée des promenades réservées aux piétons, forcée de s'arrêter pour laisser passer ceux qui la précédaient, elle se trouva côte à côte avec le chevalier, qui profita de cette circonstance non pas pour faire connaissance avec elle, mais pour renouveler connaissance avec l'épagueul.

Pour la seconde fois, la jeune fille rappela le chien; puis pensant, comme tout le monde, que le chien n'était qu'un prétexte adopté par le chevalier pour arriver à elle, elle tira une petite laisse de sa poche; la passa dans le collier de l'animal et reprit sa course sans jeter un coup d'œil en arrière.

Mais, si occupé qu'il eût été des faits et gestes du quadrupède, M. de la Graverie n'avait pu, sans penser à mal le moins du monde, s'empêcher de jeter un coup d'œil sur sa propriétaire pendant qu'elle accomplissait le petit manège que nous avons dit.

Il jeta un cri d'étonnement et demeura immobile à sa place.

Cette jeune fille ressemblait d'une manière étrange à Mme de la Graverie.

Pendant cette pause, commandée par l'étonnement, l'enfant avait fait une trentaine de pas.

Cette ressemblance avec Mathilde n'était pour le chevalier de la Graverie qu'un motif de plus de suivre la propriétaire du chien; il se remit donc à trotter de plus belle à sa poursuite.

Mais la peur prêtait à la jeune fille des ailes d'autant plus rapides, qu'elle avait quitté la promenade pour suivre une rue écartée, de sorte que, bien que le chevalier suât sang et eau, chaque minute lui faisait perdre du terrain.

Si le chevalier n'avait point affaire à Atalante elle-même, il avait à coup sûr rencontré sa sœur.

On était arrivé à cet endroit de la ville que l'on nomme les Grands-Prés, endroit presque désert; là, malgré ses efforts, le chevalier, s'apercevant que la jeune fille augmentait à chaque pas la distance qui le séparait d'elle, changea de tactique, et de sa voix la plus caressante :

— Mademoiselle, cria-t-il, Mademoiselle, je vous supplie, arrêtez-vous, je suis véritablement sur les dents.

Mais l'enfant n'avait garde de se rendre à la prière de celui qu'elle regardait comme son persécuteur, et, au lieu de s'arrêter, elle pressa encore le pas.

Le chevalier crut qu'il n'avait pas été entendu, rapprocha ses deux mains pour s'en faire un porte-voix, et il prenait sa respiration pour substituer une voix de basse à la voix de ténor qu'il avait employée pour le premier appel, lorsque le sourire railleur qu'il remarqua sur plusieurs physionomies l'arrêta court.

Le chevalier se remit en marche; seulement, cette fois, il ne trottait plus, il courait.

Mais, plus il courait, plus la jeune fille courait aussi, et plus, par conséquent, il voyait la distance s'agrandir; il n'aperçut bientôt plus la jeune fille que par intervalles, et il l'eut perdue de vue, sans deux points qui rattachaient incessamment ses yeux sur elle: les rubans écossais de son chapeau de paille, et Black qui formait un point noir dans la perspective.

En arrivant à la porte Mirard, M. de la Graverie ne vit plus rien du tout.

Le chevalier s'arrêta.

Avait-elle gagné le faubourg, était-elle rentrée dans la ville? telle était la question qui tenait M. de la Graverie en suspens.

Après quelques minutes d'hésitation, après avoir appuyé d'abord vers le faubourg, M. de la Graverie se décida pour la ville, et s'engagea sous les voûtes sombres de la vieille porte.

Mais, après l'avoir franchie, ses hésitations recommencèrent.

Il y avait deux rues, l'une à droite, l'autre à gauche, et le pauvre chevalier perdit encore beaucoup de temps à supputer les chances qu'il y avait pour que la jeune fille eût plutôt pris l'une que l'autre, et comme ces embarrassantes alternatives se renouvelèrent toutes les dix minutes, la nuit était complètement tombée que M. de la Graverie battait encore le pavé de la bonne ville de Chartres sans avoir retrouvé la trace de ce qu'il cherchait.

Le chevalier était tellement harassé et découragé, qu'il ne put, au risque de ce que penserait Marianne, se décider à regagner sa maison.

En conséquence, il entra dans le premier café venu, s'assit à une table et demanda un bouillon.

Il fallait que le pauvre chevalier qui, souvent, veillait lui-même à la confection de son pot au feu; lorsqu'il trouvait que le zèle de Marianne se

refroidissait, fût bien peu au courant des us et coutumes de ces sortes d'établissements pour demander un bouillon dans un pareil lieu ; aussi à peine eut-il touché du bout des lèvres celui qu'on lui présenta, qu'il laissa échapper un pouah ! des plus significatifs ; et reposant sa cuiller sur la table, il se mit à grignoter le petit pain qui avait servi d'accompagnement à l'affreux brouet, et que par bonheur on n'avait pas eu l'idée d'émettre dans le potage.

Tout en grignottant son petit pain, le chevalier se hasarda à regarder autour de lui.

Il était tombé dans un café que hantaient les officiers de la garnison : pour un paletot ou une redingote, on y voyait dix uniformes ; les chapeaux d'ordonnance, les casques, les sabres et les épées, pendus aux murailles, donnaient à la décoration un aspect assez pittoresque ; sous chaque table s'allongeaient des pantalons garance, sur chaque tabouret s'épanouissaient des fracs et des vestes passepoilées de rouge, les uns apprenant la stratégie en faisant manœuvrer le double-six, les autres se livrant à des expériences d'ingurgitations diverses, ceux-ci dormant sans prétention, ceux-là cuvant leur café ou leur absynthe, et faisant semblant de penser à quelque chose.

A droite et à gauche se croisaient les intéressantes conversations qui charment les loisirs que laisse Mars à ses enfans.

Ici l'avancement, cette thèse inépuisable des ambitions à épauettes, fournissait une ample matière aux récriminations de chacun.

Là, on discutait gravement de la coupe en écusson, en cœur ou en carré d'une sabredache et de la supériorité de l'ancienne botte sur la nouvelle.

On faisait la théorie de l'astiquage des chaussures, tandis que, plus loin, on préparait des loisirs aux rédacteurs de *l'Annuaire militaire*, en recherchant, avec force discussions, appréciations et commentaires, les mutations des différens camarades que l'on avait connus.

Ces jolies choses se disaient à voix retentissante; pas un mot n'en était perdu pour la galerie; il en résultait que les *pékins*, désireux de s'instruire, pouvaient largement en profiter.

L'enseigne de ce café-auberge était *le Soleil luit pour tout le monde*.

Seuls, deux sous-lieutenans avaient mis des sourdines à leur conversation.

XIX

Les deux sous-lieutenants.

Ces deux sous-lieutenans étaient les plus proches voisins de M. de la Graverie, qui, quelque précaution qu'il y missent, se trouvait presque malgré lui-même en tiers dans leurs confidences.

L'un des deux officiers pouvait avoir vingt-quatre à vingt-six ans : sa tête était couverte de cheveux d'un roux ardent, et, malgré cette témérité de nuance, il avait une physionomie qui ne manquait ni d'une certaine distinction ni d'un certain charme.

Le second était ce que l'on est convenu d'appeler un beau soldat.

Il avait cinq pieds six pouces, les épaules larges, la taille si mince, que les jaloux, et de tels avantages en rencontrent toujours, que les jaloux, disons-nous, assuraient que cette prodigieuse exiguité n'était due qu'à des moyens artificiels empruntés au beau sexe.

Cette taille faisait admirablement ressortir le développement pectoral et l'exagération des hanches, qu'augmentait encore l'ampleur d'un pantalon que l'on eût cru doublé de crinoline, si la crinoline eût été inventée à cette époque ; cette supériorité physique était complétée par une figure

où s'épanouissaient, tous les roses, tous les rouges et tous les violets, jusqu'au bleu inclusivement; cette dernière couleur produite par une barbe noire qui, si soigneusement rasée qu'elle fût, se manifestait encore par la vigueur de ses teintes; ce visage, remarquable, comme on le voit, sous tant de rapports, était en outre orné d'une paire de moustaches si soigneusement graissée et enduite d'un cosmétique si redoutable, que de loin on eût juré qu'elle était en bois; un nez fortement relevé à son extrémité, épanouissait à sa base sa double narine au-dessus de ses moustaches, et par son extrémité supérieure séparait deux gros yeux à fleur de tête dont le regard n'indiquait pas que l'intelligence eût jamais pu entraver la croissance de leur propriétaire; le sourire qui se dessinait sur les lèvres épaisses du sous-lieutenant n'était pas précisément spirituel, mais il semblait si heureux et si satisfait du lot que la nature lui avait concédé en partage, que l'on n'aurait pu, sans barbarie, oser avertir ce brave jeune homme qu'il avait quelque chose à regretter en ce monde.

Il faut avouer, mon cher ami, que vous êtes considérablement jeune, disait ce jeune officier à son compagnon. Comment, depuis un mois, une grisette vous reçoit dans sa chambre, elle est jolie, et vous n'êtes point dégoûtant; elle a dix-huit ans et vous n'êtes pas un barbon; elle vous plaît et vous lui plaisez, et, mille cigares! vous

en êtes encore à ce qu'il y a de plus purissime et de plus platonique en amours. Savez-vous mon cher Gratien, qu'il y a là de quoi déshonorer tout le corps d'officiers, depuis le colonel jusqu'au trompette-major, de quoi défrayer enfin, pour une année, la gaité des glorieuses culottes de peau que Sa Majesté le roi Louis-Philippe nous a données pour camarades.

— Ah! mon cher Louville, répondit celui qui venait d'être interpellé sous le prénom de Gratien, tout le monde n'a point votre audace; je ne me vante pas d'être un grand vainqueur, moi; il y a plus, la présence d'un tiers suffit pour me glacer au moment où je suis le plus amoureux.

— Comment! d'un tiers! exclama le sous-lieutenant en se redressant sur sa chaise et en s'assurant que ses moustaches avaient toujours la rigidité et l'acuité d'une alène; ne m'avez-vous point dit qu'elle était seule, isolée; qu'elle avait le bonheur d'être un de ces heureux enfans du hasard, qui ne possèdent ni père, ni mère, ni frère, ni oncle, ni cousin; enfin, aucun de ces nuages qui assombrissent pour ces pauvres filles les seuls bons momens de leur existence, en leur parlant sans cesse de ménage et de sacrement avec quelqu'honnête ébéniste, et quelque loyal chaudronnier, tandis que l'officier et surtout le sous-lieutenant peut les rendre fières et heureuses comme des reines, sans prendre la moitié autant d'embarras.

— Je vous ai dit la vérité, Louville, elle est tout ce qu'il y a de plus orpheline, répondit Gratien.

— Eh bien! qui vous arrête alors, qui vous retient? Mlle Francotte, sa maîtresse de magasin, se donnerait-elle le genre de venir écouter les douceurs que vous glissez dans le tuyau de l'oreille de votre amoureuse? Veut-elle savoir, la vénérable bécasse, si l'amour se conte aujourd'hui d'une autre façon qu'en 1808, ou bien aurait-elle pris des mœurs en se raccornissant? S'il en est ainsi, plantez-vous carrément en face, Gratien, et parlez-lui d'un souper dans lequel les hussards du cinquième l'ont passée au noir de fumée pour la punir d'avoir entrepris, non pas la multiplication des pains et des poissons, mais celle des amans. — Heim! qu'en dites-vous? Il me semble que je vous donne là un assez bon spécifique pour vous débarrasser de cet oiseau de malheur.

Gratien secouta la tête.

— Ce n'est point tout cela, dit-il.

— Qu'est-ce donc alors? demanda Louville.

La Francotte la laisse parfaitement libre comme ses autres ouvrières.

Et il poussa un soupir.

— Alors, reprit Louville, c'est donc le propriétaire de la chambre.

— Non.

— Ah! ou bien une amie, une amie jalouse,

j'y suis ; rien de tel pour sauvegarder la vertu des filles, je me dévoue.

— Comment cela ?

— Je me charge de l'amie, fût-elle laide à faire peur. Heim ! c'est du dévouement cela, ou je ne m'y connais point.

— Vous n'y êtes pas, cher ami.

— Mais mille cigares ! Qu'est-ce donc ?

— Vous allez rire, Louville. Savez-vous ce qui me fait rentrer dans la gorge les mots et les prières d'amour qui ne demandent pas mieux que de prendre leur essor ? savez-vous qui contient, ou plutôt qui retient toutes les libertés que je meurs d'envie de prendre, qui glace mes élans les plus passionnés, qui me fait balbutier au milieu d'une phrase commencée, qui me rend chaste et pudique, bête et ridicule, lorsque je voudrais être toute autre chose, devinez, je vous le donne en cent.

— Quand vous me le donneriez en mille, nous n'en serions pas plus avancés. Voyons, accouchez, Gratien ; vous savez que les rébus ne sont pas mon fort.

— Eh bien, mon cher Louville, ce qui préserve Thérèse des projets que j'avais sur elle, ce qui l'a défendue jusqu'ici, ce qui est cause qu'elle n'est point et ne sera jamais ma maîtresse, c'est tout simplement ce grand diable d'épagueul qui ne la quitte jamais.

— Heim ? fit le chevalier.

— Plait-il, Monsieur, dit Louville en regar-

dant le chevalier, est-ce que l'on vous a marché sur le pied par hasard ?

— Non, Monsieur, dit le chevalier en se rassurant avec son humilité ordinaire.

Louville se retourna vers Gratien en murmurant !

En vérité, ces bourgeois sont incroyables.

Puis, revenant à la conversation :

— J'ai mal entendu, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— Non.

Louville éclata de rire, et son rire fut d'autant plus formidable que, pendant un instant, il avait cru devoir le contenir.

Les vitres du café en remuèrent.

Le chevalier profita du moment où le jeune homme renversé en arrière se tenait les côtes, pour tourner le dos aux deux officiers, mais pour se rapprocher d'eux en leur tournant le dos.

— Ah ! c'est charmant ! s'écria Louville lorsque son hilarité fut un peu calmée, le dragon des Hespérides ressuscite à votre propos, Gratien ; c'est délirant, ma parole d'honneur.

Gratien se mordit les lèvres.

— Je m'attendais trop à ces éclats de rire, dit-il, pour m'en offenser, et cependant ce que je vous raconte est de la plus grande exactitude ; lorsque je hasarde une phrase un peu sentimentale, cette infernale bête se met à gronder comme si elle voulait avertir sa maîtresse ; si je continue

elle aboie; si j'insiste, elle passe au hurlement, et sa voix couvre la mienne; je ne puis cependant pas dire à Thérèse: — chère amie, je vous adore, en prenant le diapason d'une meute.

— Alors, mon cher, dit Louville, remplacez la parole comme on fait de la musique dans les opéras de province par une pantomime vive et animée.

— Une pantomime, ah! bien oui, c'est autre chose; imaginez que ce damné chien ne peut souffrir la pantomime; lorsque je me permets un geste, il ne grogne plus, il n'aboie plus, il ne hurle plus, il montre les dents; si je ne m'arrête point à la démonstration, il fait mieux que de les montrer, il me les plante dans les chairs, et c'est gênant pour parler d'amour, sans compter que, dans la lutte grotesque qui résulte de ce dissentiment dans nos opinions, je dois paraître fort ridicule à celle que j'adore.

— Et par aucun moyen vous n'avez pu capter la bienveillance de cet abominable quadrupède?

— Par aucun.

— Mais, mille cigares! quand nous étions au collège, époque que je ne regrette pas, est-ce que nous ne lisions pas dans le cygne de Mantoue, comme l'appelait notre professeur, qu'il y avait quelque part une boulangerie qui fabriquait des gâteaux à l'usage de Cerbère?

— Black est incorruptible, mon cher.

Le chevalier tressaillit; mais ni Gratien ni Louville ne virent ce tressaillement.

— Incorruptible? c'est fait pour toi.

— Je bourre mes poches de friandises à son intention, il les mange avec reconnaissance, mais reste toujours prêt à me traiter comme mes cadeaux.

— Et il ne dort pas, il ne sort jamais?

— Il y a quinze ou vingt jours, il a été absent pendant une soirée et une nuit; j'espérais qu'il ne reviendrait pas, mais il est revenu.

— Et depuis?

— Il n'a pas bougé, il faut que le damné chien soit doué d'une seconde vue.

— Je crois plutôt, répondit Louville, que votre Thérèse est une fille beaucoup plus fine que vous ne pensez, qui a dressé ce chien au manège qui déconcerte votre plan.

— Enfin, quoi qu'il en soit, je suis à bout de patience, mon cher, et, ma foi! bien près d'abandonner la partie.

— Vous aurez tort.

— Pardieu! je voudrais bien vous voir à ma place.

Le chevalier écoutait de toutes ses oreilles.

— A votre place, mon cher Gratien, répondit Louville, il y a quinze jours que Mlle Thérèse me recoudrait des boutons à mes gilets de flanelle, et ce soir je la ferais souper avec Messieurs les sous-lieutenans pour expérimenter de-

vant nous tous de la quantité de champagne que peut ingurgiter sans rouler sous la table une grisette habituée à boire de l'eau claire.

— Le chevalier frissonna sans savoir pourquoi.

— Ah! mon cher Louville, que vous ne la connaissez guère! dit Gratien avec un soupir.

— Bon! j'en connais d'autres, répondit M. Louville, en caressant amoureusement sa moustache, une grisette est une grisette, que diable!

— Et le chien, dont nous ne parlons plus, dit Gratien.

— Le chien, répliqua Louville, en haussant les épaules, le chien! Ah çà mais! pour qui confectionne-t-on les boulettes et les éponges frites?

A ce paroles, le chevalier fit un soubresaut sur sa chaise.

— Ah çà! dit Louville, de manière à être entendu de Dieudonné, voilà un bourgeois qui m'a l'air piqué de la tarentule!

Et il regarda de travers du côté du chevalier, espérant que celui-ci se retournerait, et que cela lui ferait une occasion de chercher querelle.

Mais le chevalier n'avait garde; il était trop curieux de suivre la conversation des deux jeunes gens.

— Ah! ma foi non! dit Gratien; tous ces moyens me répugnent; d'ailleurs, je suis chas-

seur, et j'aime mieux manquer la fille que de faire le moindre mal à cette magnifique bête.

— Bon jeune homme! murmura le chevalier.

— Eh bien! alors dit Louville, prenez un parti, mon cher Gratien, renoncez à Thérèse et je verrai alors, moi, si je ne suis pas plus heureux que vous.

— Ah! ah! vous voulez que je vous cède le place, dit Gratien, dont la physionomie s'assombrit.

— Mieux vaut la céder à un ami, ce me semble, que de la laisser prendre à un indifférent.

— Ce n'est pas mon avis, répondit Gratien, et puis, tenez, Louville, je veux ménager votre amour-propre et vous épargner la honte d'une défaite.

— Bon! croyez-vous que votre Thérèse serait la première bégueule que j'aurais rencontrée!

— Je sais que vous êtes un grand vainqueur, Louville, dit Gratien, mais ajouta-t-il avec un sourire qui n'était pas exempt d'ironie, je ne pense pas que vous ayez ce qu'il faut pour plaire à celle-là.

— Eh bien! c'est ce que nous verrons, alors.

— Comment! c'est ce que nous verrons!

— Je vous jure, s'écria Louville, dont le visage s'empourpra de colère, je vous jure, puisque vous m'en défiez, que j'aurai cette fille, et, pour vous prouver l'entière confiance que j'ai dans votre maladresse, je vous laisse encore huit jours avec toutes coudées franches; dans huit jours seulement je commencerai l'attaque.

— Quand même je vous prierais de n'en rien faire, Louville ?

— Ma foi oui, quand même vous me priez de n'en rien faire. Vous avez eu tout à l'heure avec moi un petit air goailleur qui m'est resté sur l'estomac.

— Et le chien ! dit Gratien, en essayant de rire.

— Le chien, répondit Louville, comme je veux que pendant ces huit jours vous ayez le jeu aussi beau que je compte me le faire, nous en serons débarrassés dès ce soir.

Le chevalier, qui par contenance buvait à petits coups un verre d'eau sucrée, faillit s'étrangler en entendant les paroles de Louville.

— Dès ce soir, répéta Gratien, ne sachant s'il devait accepter ou refuser la proposition de son camarade.

— N'avez-vous pas ce soir à neuf heures, rendez-vous avec Thérèse à la porte Morard ? dit Louville. Eh bien ! allez à votre rendez-vous, et je vous jure que vous pourrez, tout à votre aise, roucouler avec votre tourterelle, sans avoir

peur d'être traité par M. Black en bourgeois de Saint-Malo.

M. de la Graverie n'en écouta point davantage, il se leva précipitamment, regarda à sa montre et sortit du café d'un air effaré, qui excita les commentaires des habitués.

Le chevalier, en effet, était si effaré, qu'à dix pas du café il fut rejoint par un garçon qui lui fit poliment observer qu'il s'en allait sans payer.

— Oh! mon Dieu! s'écria le chevalier, sac à papier! vous avez raison, mon ami; tenez, voici cinq francs, payez ma dépense et gardez le reste pour vous.

Et le chevalier se mit à courir de toute la longueur de ses petites jambes.

Il était évident pour le chevalier qu'un grand danger menaçait le chien qu'il convoitait.

XX

Où monsieur le chevalier de la Graverie passe par des angoisses inexprimables.

Ce que l'officier nommé Gratien avait dit de l'intelligence miraculeuse de l'animal, avait singulièrement frappé Dieudonné.

A mesure que les deux officiers parlaient de Black, et que Gratien exaltait, ses préoccupations à l'endroit de la métempsychose revenaient à son esprit plus vives que jamais.

Il va sans dire qu'il ne doutait pas que son épagneul ne fût le Black de Thérèse, pas plus qu'il ne doutait que Thérèse fût la maîtresse de Black, c'est-à-dire la jeune fille qu'il avait vue.

Il se décida donc sans hésiter à soustraire le pauvre animal aux mauvais desseins que le sous-lieutenant Louville avait manifestés contre lui, et qu'il s'appropriait à exécuter le même soir.

Il prit donc le chemin qui conduisait à la porte Morard, dans l'intention de prévenir la jeune fille du danger que couraient à la fois et sa vertu, et le gardien de sa vertu.

En outre, il comptait, tenant encore plus à la vie de Black qu'à la vertu de la jeune fille, lui offrir du chien une bonne somme d'argent.

Mais si elle refusait de se séparer de Black! marmottait le chevalier tout en trotinant. — Bon! continuait-il, je doublerais de prix, j'en offrirais jusqu'à trois cents, jusqu'à quatre cents, jusqu'à cinq cents francs, et pour cinq cents francs, sac à papier! une grisette donne, il me semble, bien autre chose que son chien.

— Puis, en cas d'insuccès, répétait-il résolument, j'aviserais, sac à papier! Je ne veux pas m'exposer à rencontrer mon pauvre Dumésnil se

débattant au coin d'une borne, empoisonné dans la peau de mon pauvre Black.

Il fallait que le pauvre chevalier fût bien exaspéré pour risquer deux fois un juron qu'il ne lâchait que dans les grandes occasions, à si courte distance l'une de l'autre.

Mais, lorsque le chevalier arriva à la porte Morard, il trouva la promenade parfaitement déserte.

Il fouilla la promenade dans tous les sens, sonda de l'œil les anfractuosités de la porte; mais il n'aperçut ni passant ni passante; neuf heures venaient de sonner à la cathédrale, et, à cette heure-là, Chartres tout entier se met au lit.

Il commençait à craindre d'avoir mal entendu, mal compris; il éprouvait, en comptant les minutes, toutes les émotions qui bouleversent le cœur d'un amoureux, lorsqu'il attend la femme qu'il aime et que cet amour est son premier amour!

Enfin, le chevalier entendit des pas dans l'ombre et, à force d'écarquiller les yeux, aperçut une forme féminine qui se dessinait, vague et confuse, dans l'encadrement de la porte Morard.

Le chevalier allait s'élançer en avant lorsque cette forme, en passant sous un réverbère, s'adjoignit une autre forme qui semblait l'attendre.

C'était trop tard; Thérèse venait d'être rejointe.

Par qui ?

Par Gratien probablement.

Le chevalier éprouva une vive impatience.

Il lui fallut recourir aux stratagèmes de Natty Bas-de-Cuir et de Costa l'Indien, ce qui, tout à la fois, ne cadrait pas avec ses habitudes et répugnait à son caractère.

Par malheur, il n'y avait pas une minute à perdre en réflexions s'il tenait à n'être point aperçu; le chevalier se laissa donc glisser vivement sur le talus qui conduit à la rivière, et s'y coucha à plat ventre.

Le gazon humide et froid qui lui servait de tapis, le fit frissonner: il y avait un rhumatisme dans chaque brin d'herbe.

C'était bien le moment de déplorer l'effervescence de ses passions.

Le chevalier la déplora du fond du cœur; mais resta à sa place tout imprégnée de rosée qu'elle fût.

Pendant ce temps, les deux jeunes gens débouchaient du pont et passaient à dix pas de lui.

Oh! c'était bien la jeune fille que Dieudonné avait poursuivie le matin, c'était bien l'officier aux cheveux roux dont il avait surpris les confidences.

Black marchait derrière eux, emboitant le

pas avec une gravité qui indiquait chez l'honnête animal la conscience qu'il avait, de la moralité de ses fonctions actuelles.

L'officier, si l'on en jugeait à ses gestes, quoique parlant à demi-voix à sa compagne, lui parlait avec une certaine véhémence, la jeune fille paraissait l'écouter avec attention; son attitude était triste et mélancolique.

De temps en temps la silhouette de l'épagneul se découpait en noir sur la surface plus claire de la robe de sa maîtresse, et il levait la tête à la hauteur de sa main pour quêter une caresse.

Tout à coup le chevalier entendit le pas d'une personne qui s'avavançait sur le pont et marchait avec toutes sortes de précautions.

Il tourna la tête du côté d'où venait le bruit; mais sans doute le nouvel arrivant marchait courbé derrière le parapet, car il ne put rien distinguer.

En ce moment, les deux promeneurs revenaient de la hauteur du poste où le chevalier était en observation, aussi le bruit qui avait frappé l'oreille de ce dernier cessa-t-il à tout coup.

Puis, lorsque les jeunes gens, rebroussant chemin, eurent fait une cinquantaine de pas dans la direction opposée, M. de la Graverie entendit distinctement le son mat d'un corps mou lancé sur le sol, et il lui sembla voir un objet de la grosseur d'un œuf rouler à quelques pas de lui

au milieu de la promenade; après quoi il reconnut que l'individu invisible, mais qui si clairement venait de manifester sa présence, s'éloignait avec précipitation.

Mlle Thérèse et M. Gratien étaient alors au bout de la promenade.

Le chevalier calcula qu'il avait le temps d'accomplir l'honnête projet pour lequel il était venu.

Il se dressa sur ses pieds et avec une prestesse dont il se fût cru incapable, il bondit sur la chaussée, et, au risque des inconvéniens graves qui pouvaient en résulter, il promena ses mains dans la boue et se mit à chercher avec anxiété ce qu'il supposait être une amorce préparée pour tenter la gourmandise du pauvre Black.

Tout n'était pas rose dans les fonctions du chevalier; mais, après deux ou trois erreurs, dont la subtilité de son tact l'avertit à l'instant même, il tomba sur ce qu'il cherchait, et reconnut que c'était un morceau de viande, selon toute probabilité saupoudré d'arsenic.

Il jeta le morceau de viande au loin et l'entendit avec satisfaction tomber dans la rivière.

Mais l'idée coupable de Louville lui avait inspiré à lui une idée innocente et selon son caractère.

C'était de même que le Petit-Poucet avait semé des cailloux qui devaient le ramener à la maison, de semer des morceaux de sucre qui devaient conduire Black jusqu'à lui.

Il lui passait bien un remords dans le cœur, si son stratagème réussissait.

Ce remords, c'était de prendre un chien qui ne lui appartenait pas et, en le prenant, de désarmer la vertu de la jeune fille.

Mais, s'il ne s'emparait pas immédiatement de Black, Black était perdu.

Son intention n'avait pas été de prendre Black, mais de l'acheter à la jeune fille.

Seulement, pourquoi la jeune fille ne s'était-elle pas présentée seule à sa vue ?

Seule, il l'eût avertie.

Au bras de Gratien, c'était impossible.

Il était donc la victime des circonstances, et l'enlèvement de Black, étant un enlèvement forcé, devenait un enlèvement excusable.

D'ailleurs, il comptait bien, s'il pouvait s'emparer de Black, ne pas garder Black sans donner un splendide dédommagement à sa maîtresse.

Le chevalier, couché à plat ventre sur son talus, faisait toutes ces réflexions en voyant les amoureux se rapprocher de lui.

L'effet sur lequel comptait le chevalier fut produit.

En trouvant le premier morceau de sucre vers lequel le conduisit la finesse de son odorat, Black manifesta une vive satisfaction.

Il laissa sa maîtresse le devancer.

Puis, au lieu de la suivre, il se mit en quête du second morceau de sucre.

Enfin, de morceau de sucre en morceau de sucre, il arriva jusqu'à la place où le chevalier l'attendait couché, un morceau de sucre à la main.

Tout en lui offrant sa friandise, le chevalier le siffla doucement.

Le chien, en reconnaissant un homme des procédés duquel il n'avait qu'à se louer, — Black était trop intelligent et trop équitable pour confondre les seaux d'eau de Marianne avec les morceaux de sucre du chevalier — Black, en reconnaissant, disons-nous, un homme des procédés duquel il n'avait qu'à se louer approcha sans méfiance et même en manifestant une certaine satisfaction. Le chevalier commença par le caresser perfidement, puis, abusant de la confiance de Black et prenant son temps, il lui passa son mouchoir en guise de collier, fit un nœud solide, continua de l'amuser avec des morceaux de sucre jusqu'à ce que sa jeune maîtresse, trop préoccupée pour s'apercevoir de son absence, fût revenue sur ses pas et l'eût dépassé sur la chaussée, et, suivant le talus jusqu'au pont, il entraîna Black avec lui; au pont il se courba comme avait fait Louville, de sorte qu'il franchit le pont sans être vu. Le pont franchi enfin, il s'enfonça dans la ville, traînant bon gré mal gré sa conquête tant convoitée.

Lorsque M. de La Graverie fut devant sa maison, il introduisit doucement la clé dans la ser-

rure et essaya de faire tourner sans bruit la porte sur les gonds, mais le fer rouillé grinça et eut pour écho le terrible *qui va là!* de Marianne.

Immédiatement la gouvernante parut dans le corridor; d'une main elle tenait une chandelle, tandis que, de l'autre, elle essayait d'en abriter la flamme et de la garantir du vent qui s'engouffrait sous la porte.

— Qui va là! répéta Marianne.

— Moi! que diable! répondit le chevalier, en repoussant sa conquête derrière lui, et en faisant tous ses efforts pour la dissimuler, ne puis-je donc plus rentrer chez moi sans subir votre espionnage?

— Espionnage! répéta Marianne, espionnage! sachez, Monsieur le chevalier, qu'il n'y a que les gens qui font le mal qui redoutent l'œil du prochain.

En ce moment, la cuisinière aperçut le désordre qui régnait dans les vêtemens du chevalier.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle, faisant deux pas en arrière, comme si elle eût vu un spectre, ah! mon Dieu!

— Eh bien, quoi? fit le chevalier en essayant de passer.

— Mais vous êtes sans chapeau!

— Après! Ne puis-je pas me promener tête nue, si cela me plaît?

— Vos habits sont tout souillés de boue!

— J'ai été éclaboussé.

— Éclaboussé ! Quelle vie menez-vous, Sainte-Vierge, pour rentrer dans des états pareils et à des heures aussi indues ?

En ce moment, Black, qui jusqu'alors s'était tenu assez tranquille, excité par la voix aigre et perçante de Marianne qu'en outre il reconnaissait peut-être, pour sa vieille ennemie, Black à son tour fit entendre un aboi formidable.

— Ah ! ma foi ! tant pis ! dit le chevalier.

— Juste ciel ! un chien ! glapit Marianne, et quel chien ! une horrible bête toute noire avec deux yeux brillans comme des charbons. Retenez-le, Monsieur, retenez-le ! ne voyez-vous pas qu'il va me dévorer !

— Voyez, tenez-vous tranquille, et laissez-moi passer.

Mais ce n'était pas l'intention de Marianne de céder ainsi.

Qu'allons-nous devenir ? reprit-elle en continuant ses lamentations et en cherchant à se trouver des larmes dans la voix, mon Dieu ! on peut juger par l'état dans lequel vous êtes de ce que sera la maison avec un pareil hôte ; heureusement que vous allez l'enchaîner, j'espère.

— L'enchaîner, s'écria M. de la Graverie avec indignation, jamais !

— Vous allez laisser cet animal en liberté, vous allez m'exposer à ses morsures à chaque instant du jour et de la nuit ; non, Monsieur, non, cela ne sera pas.

Et s'armant de son balai, Marianne prit la pose d'un grenadier de la vieille garde défendant ses foyers.

— Vous allez me laisser chasser cet affreux chien, n'est-ce pas? dit-elle, ou je quitte à l'instant même votre maison.

La patience de M. de la Graverie était à bout; il repoussa si brusquement sa gouvernante, que celle-ci, qui ne s'attendait pas à cette agression, perdit l'équilibre et tomba en poussant des cris aigus.

La lumière était éteinte, mais le passage était libre.

Le chevalier enjamba par dessus le corps de Marianne, franchit le vestibule et grimpa l'escalier avec l'agilité d'un jeune homme, puis poussant le chien dans sa chambre, y entra derrière lui, en ferma la porte à double tour et en assujétit les verroux, tout cela avec les palpitations qui agitent un amant bien épris lorsqu'une maîtresse adorée remplit le rôle de l'épagneul noir.

Le chevalier prit les trois meilleurs coussins de ses bergères, les rapprocha l'un de l'autre, et en fit un pour Black, tout crotté qu'il fût.

Black ne fit aucune difficulté, tourna trois fois et se coucha en cerceau.

Le chevalier le regarda avec amour, jusqu'à ce qu'il fut endormi; après quoi il se déshabilla, se coucha et s'endormit à son tour.

Il y avait trois semaines que le chevalier n'avait dormi d'un si bon sommeil.

XXI

Où la force armée ramène la tranquillité dans la maison.

En se réveillant le lendemain, le chevalier se sentit les membres tout endoloris ; pour la première fois depuis vingt-quatre heures, il réfléchit aux imprudences que sa passion lui avait fait commettre, et frémit en songeant qu'une pleurésie, une attaque de goutte ou un rhumatisme pourrait fort bien en être la conséquence.

Il se tâta donc le poulx, ce que depuis un mois il négligeait de faire, et le trouvant calme, moelleux, régulier et d'une accélération modérée, il se rassura en se rappelant qu'il était un Dieu pour toutes les ivresses.

Rassuré sur sa santé, il sauta en bas de son lit et se mit à jouer avec son chien sans s'apercevoir qu'il n'y avait point de feu dans la cheminée.

Vers neuf heures, Marianne entra dans la chambre de son maître, comme d'habitude ; seule-

ment, plus que d'habitude, elle avait la figure hargneuse.

Mais la nuit avait porté conseil.

La prudente personne ne parla plus de la retraite qu'elle avait juré d'opérer la veille.

Le chevalier, de son côté, était trop heureux d'avoir enfin en sa possession l'objet qu'il convoitait depuis un mois, pour manquer de magnanimité.

Une pensée cependant empoisonnait cette félicité. Pensée moitié crainte, moitié remords.

Le chevalier tremblait que la jeune propriétaire de Black ne vint à le reconnaître et à le réclamer.

Il se demandait ce que deviendrait sa réputation d'honnête homme, si la façon dont il s'était emparé de l'animal, venait à se répandre dans la ville.

Puis, ses idées de la veille lui revenaient.

Avait-il bien le droit de s'emparer de Black, l'existence de Black fût-elle menacée par le sous-lieutenant.

Enfin ce n'était point sans remords à l'endroit des conséquences que le rapt de Black pouvait avoir sur la vie de la pauvre enfant, et il avait beau se dire qu'il n'avait fait qu'arracher Black à une mort certaine, il ne pouvait à cet égard parvenir à rassurer complètement sa conscience.

Pour l'essayer il mit sous pli un billet de

Banque de cinq cents francs, et l'adressa à Mlle Thérèse, chez Mlle Francotte.

A ce billet de Banque étaient jointes quelques lignes dans lesquelles il l'avertissait sans lui dire aucunement les motifs de cette libéralité, que pareille somme lui parviendrait encore l'année suivante.

Avec cette somme elle était à l'abri des méchantes suggestions du besoin, démon tentateur, que M. de la Graverie considérait comme le plus redoutable de tous les démons.

Ainsi et avec mille francs, la perte de l'épagnéul serait largement compensée.

Restait à pourvoir à la conservation du chien. Le chevalier résolut, pour y parvenir, de ne jamais lui laisser franchir le seuil de sa porte.

Le jardin serait consacré à ses ébats.

Les murs en étaient si élevés qu'il n'y avait point à redouter la curiosité des voisins.

Black coucherait dans la chambre de son maître.

Lorsque ce dernier serait forcé de s'absenter pour une, deux ou trois heures, le chien serait enfermé dans le cabinet de toilette bien et dûment clos d'un cadenas à secret, lequel garantirait le pauvre animal de la rancune de Marianne, sur laquelle le chevalier n'était point sans appréhension.

L'indiscrétion de cette dernière pouvait seule troubler les jours heureux que se promettait le

chevalier de la Graverie dans la société de Black.

Mais, dès le soir même, le hasard se chargea de mettre la cuisinière revêche sous l'entière dépendance du chevalier.

Ni avant, ni après son diner, le chevalier ne sortit.

Il déjeuna avec son ami, il dîna avec son ami.

Enfin, selon le programme qu'il s'était tracé le soir, il le promena dans le jardin.

Pendant que le chevalier s'occupait d'un églantier qu'il avait écussonné lui-même au printemps, et dont la pousse lui paraissait de mauvaise nature, Black qui, malgré les soins affectueux que l'on avait eus de lui, semblait regretter quelque chose, Black profita de l'entrebâillement de la porte du jardin pour chercher le chemin qui pouvait le ramener à ce qui lui tenait au cœur.

Malheureusement pour ses projets de fuite, avant d'arriver à la rue, il lui fallait traverser le vestibule et passer devant la porte de la cuisine.

Or, il sortait de cette pièce une odeur de rôti véritablement délectable.

Black entra dans la cuisine, qui, à première vue, semblait déserte.

Il chercha la cause première de ce parfum.

Tout en cherchant il s'arrêta tout à coup comme un chien qui rencontre.

Il se mit à aboyer contre une grande armoire,

comme s'il eût voulu accuser cette armoire de recéler ce qu'il cherchait.

Marianne survint sur ces entrefaites; elle était accourue aux abois de Black.

Déjà elle saisissait son arme ordinaire; M. de la Graverie, qui s'était aperçu de la disparition de Marianne, marchait derrière son chien.

L'attitude du chevalier, son air d'autorité firent tomber le balai des mains de Marianne.

Cependant, sans s'inquiéter de ce qui se passait autour de lui, si fort intéressé qu'il fût, l'épagnéul continuait d'aboyer avec fureur contre l'armoire.

M. de la Graverie l'ouvrit à deux battans, et, à sa grande stupéfaction, aperçut un cuirassier qui, reconnaissant dans le chevalier, le maître du logis, porta respectueusement la main à son casque, ce qui est, comme chacun sait, le salut militaire.

Marianne se laissa choir sur une chaise, comme s'il lui était possible de s'évanouir.

Le chevalier comprit tout.

Mais, au lieu de se laisser aller à une colère inconsidérée, il comprit aussitôt tout le parti qu'il pouvait tirer de l'événement.

Il donna une caresse de remerciement au chien, et fit signe à Marianne de le suivre.

Il ne l'emmena pas plus loin que le vestibule.

Là, il s'arrêta, et d'une voix grave:

— Marianne, lui dit-il, vous avez chez moi

trois cents francs de gages, vous m'en volez six cents.

Marianne essaya d'interrompre le chevalier, mais celui-ci l'arrêta avec un geste de conviction.

— Vous m'en volez six cents, continua-t-il, sur lesquels je ferme les yeux, ce qui vous constitue la meilleure place de la ville; moi seul en outre saurais supporter votre insupportable caractère; vous venez de mériter d'être honteusement chassée, je ne vous chasserai pas.

Marianne voulut interrompre son maître pour le remercier.

— Attendez, mon indulgence a ses conditions.

Marianne s'inclina en indiquant qu'elle était prête à passer sous les fourches caudines qu'il plairait à son maître de dresser.

— Voici, continua solennellement le chevalier voici un chien que j'ai trouvé; par des raisons que je n'ai aucunement besoin de vous dire, je tiens à le conserver, et de plus je veux qu'il soit heureux chez moi; si, par suite de vos bavardages, on réclame ce chien; si, par suite de la haine que vous lui portez il tombe malade; si, par suite enfin d'une négligence calculée, il se sauve, je vous donne ma parole d'honneur que vous sortirez immédiatement de chez moi.

Et maintenant Marianne, vous pouvez, si bon vous semble, aller retrouver votre cuirassier; j'ai été soldat moi-même, fit le chevalier en se re-

dressant, et je n'ai point de préjugé contre les militaires.

Marianne était si honteuse de s'être laissée surprendre en flagrant délit, il y avait un tel accent de fermeté et de résolution dans les paroles du chevalier, qu'elle tourna les talons sans répliquer et rentra dans sa cuisine.

Quant au chevalier, il fut enchanté de cet incident qui, avec ses autres combinaisons, paraissait lui garantir la tranquille possession de l'épaigneul.

Il ne se trompait point.

A partir de ce jour, commença pour Dieu-donné et pour son ami à quatre pattes, une existence toute de béatitude; la jouissance ne rendit le chevalier ni tiède ni indifférent aux charmes de l'animal; au contraire, chaque jour il s'attachait plus vivement à la conquête qui lui avait coûté tant de peine et de soucis; chaque jour, il découvrait à Black des qualités si supérieures, que, par momens, ses idées sur la perpétuelle succession des êtres les uns aux autres, lui revenaient à l'esprit, alors il ne pouvait s'empêcher de regarder Black avec un certain attendrissement, il lui parlait du passé, lui racontant de préférence tous les épisodes de sa vie, auxquels Dumesnil avait pris part; parfois égaré dans ces douces reminiscences, comme dans un bois charmant, il s'oubliait jusqu'à s'écrier, comme le capitaine au vétéran :

— T'en souviens-tu ?

Et si en ce moment le chien levait sa tête intelligente et le regardait avec des yeux expressifs, le chevalier, comme des feuilles mortes de l'arbre, sentait peu à peu tomber de son esprit les doutes qu'il conservait encore et pendant les quelques heures que durait ordinairement cet accès de monomanie, il ne pouvait s'empêcher de traiter Black avec la déférence reconnaissante qu'il témoignait autrefois à son ami.

Cela dura ainsi pendant six mois entiers.

Certes, l'épagneul, à moins d'être le plus difficile de tous les chiens, devait se considérer comme le plus fortuné de tous les quadrupèdes, cependant et cela assez souvent pour inquiéter le chevalier, il se montrait triste, soucieux, préoccupé ; il regardait les murs et considérait les portes avec un teinte très marquée de mélancolie, et, par tous ces signes, semblait vouloir faire comprendre au chevalier que ni le temps qui s'était écoulé, ni les bons traitemens dont il était l'objet ne lui avaient fait oublier sa maîtresse, et cette persistance dans un attachement tout à fait en dehors de la vieille liaison qui devait unir Dumesnil à lui seul, était ce qui arrachait le plus efficacement le chevalier à cette consolante idée qu'il y avait identité entre Black et son ami.

Un soir, on était au printemps, la nuit tombait, le chevalier de la Graverie, voulant rendre quelques visites, faisait sa barbe.

La veille, et pendant toute la journée, Black avait paru plus inquiet que d'habitude.

Tout à coup il entendit retentir dans l'escalier des cris perçans, et au milieu de ces cris il distingua ces mots prononcés par la voix désespérée de Marianne :

— Monsieur ! Monsieur ! à l'aide, au secours ! votre chien se sauve !

M. de la Graverie jeta son rasoir, essuya son visage à demi-rasé, passa le premier vêtement qui lui tomba sous la main, et, en une minute, fut au rez-de-chaussée.

Sur le seuil de la porte, il trouva Marianne, qui d'un air d'effroi bien franc et bien réel, regardait l'épagneul qui disparaissait à l'extrémité de la rue, détalant à toutes jambes.

Monsieur, dit la gouvernante d'un air piteux, je vous jure que ce n'est pas moi qui ai laissé la porte ouverte, c'est le facteur.

— Je vous avais prévenue, Marianne, répondit le chevalier furieux : vous n'êtes plus à mon service, faites vos paquets et quittez la maison à l'instant même.

Puis, sans attendre la réponse de la cuisinière désespérée, sans réfléchir que sa tête était nue et qu'il n'avait à ses pieds que des pantoufles, le chevalier se mit à la poursuite de l'animal.

XXII

Où Black conduit le chevalier.

Comme il connaissait à peu près la direction qu'il devait prendre, le chevalier ne perdit point de temps à chercher son chemin.

Tout au contraire, s'élança-t-il sans hésitation et marcha si rapidement qu'en tournant la cathédrale, il aperçut Black à cent pas devant lui, dans la direction de l'Ane-qui-Vieille, et l'appela; mais, en vrai chien de Jean de Nivelle, comprenant que l'on était à sa poursuite, Black enfila la rue des Changes, et M. de la Graverie ne le revit plus qu'en arrivant au faubourg de la Grappe, ou, sans qu'il en connût le numéro, il savait que demeurait l'ancienne maîtresse de l'épagneul.

Il est vrai qu'arrivé là, le chevalier le vit de si près, qu'il eut un instant l'espoir de s'en emparer.

Soit que le chien ne voulût point être entièrement perdu de vue par le chevalier, soit qu'il ne connût pas aussi bien qu'un bourgeois de Chartres le dédale des rues où Black semblait s'être égaré, tant est-il qu'il le revit, haletant, mais cependant ayant encore assez de forces pour lui échapper.

En effet, au moment où M. de la Graverie étendait la main pour le saisir par le magnifique collier qu'il lui avait fait faire, Black fit un bond de côté, et se jeta dans l'allée de la troisième maison à gauche du faubourg.

Cette allée était étroite, humide, sale et obscure.

Et cependant le chevalier n'hésita point à y suivre son ingrat pensionnaire.

Il ne se demanda même point ce qu'il répondrait dans le cas où l'animal le conduirait en face de la jeune fille à laquelle il avait été dérobé.

Après avoir tâtonné pendant quelque temps dans le sombre cloaque, le chevalier finit par mettre la main sur une corde.

Cette corde, mise là pour remplacer une rampe, indiquait un escalier.

Le chevalier de la Graverie en chercha les marches du pied et ayant trouvé la première, guidé par une faible lueur qu'il entrevoyait au-dessus de sa tête, à travers un mauvais vitrage, couvert de poussière et où les carreaux manquans étaient remplacés par les feuilles de papier huilé, il commença d'escalader l'escalier.

Il parvint au premier étage.

Toutes les portes du premier étage étaient fermées.

Le chevalier écouta.

On n'entendait aucun bruit sortir des chambres ;

il était clair que ce n'était point là que le chien s'était arrêté.

Le chevalier rattrapa la corde et continua son ascension.

A partir du premier étage, l'escalier se rétrécissait, ce qui n'empêcha point le chevalier d'atteindre au second.

Comme au premier étage, le chevalier écouta.

Le second étage était aussi muet que le premier.

A partir du second étage, et pour arriver plus haut, comme ces femmes de Virgile dont le corps finissait en poisson, l'escalier du faubourg de la Grappe finissait en échelle.

M. de la Graverie commença de craindre que le chien n'eût profité d'une issue que lui n'aurait pas vue, pour échapper à la maison et pour pénétrer dans une cour.

Mais, en ce moment, il entendit retentir au-dessus de sa tête ce hurlement triste et prolongé par lequel les chiens, selon une croyance très répandue, annoncent la mort de leur maître.

Ce cri lugubre dans cette maison sombre, qui semblait déserte, glaca le sang du chevalier dans ses veines; ses cheveux se dressèrent sur sa tête, et il sentit une sueur glacée baigner son front.

Mais il pensa presque aussitôt que Black arrivait à la porte de sa maîtresse et, trouvant cette

porte fermée, lui adressait à travers la porte cet appel désespéré.

Selon toute probabilité dans cette hypothèse, la jeune fille ne se trouvait point chez elle.

Le chevalier joindrait donc Black à la porte, et bloqué dans un corridor étroit, Black serait obligé de se rendre.

Cette idée rendit son courage au chevalier.

Il se campronna donc aux barreaux de l'échelle et tenta l'escalade.

Cela lui rappela ce jour de désespoir où, au lieu de monter à une échelle, il descendait avec ses draps.

Une fois arrivée là, sa pensée fit un pas de plus, il se souvint de Mathilde, et, si raccorni que fût son cœur à cet endroit, il poussa un soupir.

Mais, tout en soupirant, il continua de monter.

Lorsqu'il eut monté une vingtaine d'échelons, il se trouva le corps à moitié passé dans une trappe.

Cette trappe donnait dans un petit galetas où il faisait complètement noir.

Ce galetas, au premier abord, paraissait vide comme le reste de la maison, et cependant il n'y avait point à douter que ce fût là qu'eut abouti la course de l'animal.

En effet, le chevalier avait à peine posé le pied sur le plancher de la chambre que l'animal était venu à lui et l'avait caressé avec une ex-

pression de tendresse que le chevalier ne se rappelait point lui avoir jamais vue.

Mais, dès que le chevalier avait étendu la main de son côté comme pour lui indiquer ce qu'il avait à faire, Black s'était éloigné vivement et était allé se coucher au pied d'un grabat que l'on distinguait vaguement dans l'obscurité.

Ce grabat était placé dans un angle, le long des tuiles, de sorte qu'il échappait au faible rayon de lumière qui pénétrait dans ce réduit par une étroite lucarne.

Rien ne remuait, rien ne bougeait dans cette espèce de grenier.

— Y a-t-il quelqu'un ici? demanda le chevalier.

Personne ne répondit; seulement Black vint une seconde fois se frotter à ses jambes.

En ce moment le chevalier s'aperçut que l'atmosphère du grenier était chargée d'une odeur âcre et pénétrante qui le saisissait à la gorge.

Ses craintes lui revinrent; il voulut fuir et appela Black.

Black jeta un second hurlement plus sinistre que le premier, et se cacha sous le lit.

Le chevalier ne pouvait se décider à abandonner Black.

Il chercha de la lumière.

En cherchant, son pied se heurta contre un réchaud de fer et le renversa.

Presqu'en même temps ses doigts rencontraient un briquet phosphorique.

En un instant, il eut du feu.

Il alluma une lampe qu'il aperçut sur une chaise, puis il s'approcha du grabat.

Sur ce grabat, il vit une femme couchée.

La figure de cette femme ou plutôt de cette jeune fille était violette, ses lèvres étaient noires, une sueur abondante avait collé ses cheveux le long de ses tempes, ses dents étaient serrées les unes contre les autres, tout le corps semblait déjà roidi par le froid de la mort et ne remuait plus.

On ne s'apercevait que l'âme n'avait point encore quitté la moribonde qu'au frémissement de ses paupières bleuâtres et au faible souffle qui s'échappait de sa bouche contractée, et qui prouvait qu'elle n'en avait point encore fini avec la douleur.

Si défigurée que fût la vue de ce demi-cadavre, M. de la Graverie reconnut la jeune fille qu'il avait poursuivie un dimanche de l'automne précédent, elle enfin à laquelle il avait dérobé Black.

Il lui parla; mais la jeune fille était trop faible pour lui répondre.

Cependant elle l'entendit, car elle rouvrit la paupière, tourna vers lui des yeux hagards et lui tendit la main.

Le chevalier de la Graverie, touché d'une pro-

fonde pitié, à laquelle commençait de se mêler un peu de remords, prit cette main.

Elle était glacée.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit-il, parlant tout haut comme c'était son habitude, je ne puis cependant pas laisser mourir cette malheureuse créature, et, puisque j'ai traversé la ville sans chapeau pour courir après Black, je puis bien la retraverser dans le même état pour aller chercher M. Robert.

Le chevalier ne connaissait pas M. Robert, mais il savait que M. Robert était le médecin en renom de Chartres.

— Je lui dois bien cela, je lui dois bien cela, répétait le chevalier, tout en la regardant, et en remarquant une seconde fois comme il avait fait la première, la ressemblance singulière qu'il y avait entre Mathilde et cette jeune fille, quand Mathilde avait le même âge.

Et laissant la mourante à la garde de Black, M. de la Graverie descendit l'échelle plus vite qu'il ne l'avait montée, quoiqu'elle fût plus facile à monter qu'à descendre.

Le médecin était sorti, le chevalier laissa chez lui l'adresse de la jeune fille avec des détails qui permettaient au médecin d'arriver auprès d'elle sans autre renseignement.

Puis, lui-même, revint tout courant au faubourg de la Grappe.

Il retrouva le galetas dans l'état où il l'a-

vait laissé; seulement Black, pour combattre ce froid de glace auquel était en proie sa jeune maîtresse, était monté sur le lit et s'était couché sur les pieds de la malade.

En l'apercevant faisant de son mieux pour réchauffer Thérèse, M. de la Graverie eut une idée :

C'était d'aider le chien de tout son pouvoir dans la tâche qu'il avait entreprise.

Il releva le fourneau, ramassa tous les morceaux de charbon qu'il trouva épars sur le carreau, et essaya de rallumer le feu.

Nous devons avouer que le pauvre chevalier s'acquittait de ces soins avec plus de bonne volonté que d'adresse.

Il s'apercevait lui-même de sa mauvaise grâce, et il ne fallait rien moins que le cri de son bon cœur et l'exemple de Black pour le décider à l'émulation.

Mais le chevalier n'accomplissait pas sans grommeler ce qu'il regardait comme un devoir.

Aussi, selon son habitude, disait-il à demi-voix :

— Ce diable de chien, il avait bien besoin de se sauver; que lui fallait-il donc de plus? il était bien nourri, il couchait sur une belle peau de loup, moelleuse et douce à plaisir; quelle singulière idée a-t-il eue de regretter cet effroyable taudis? Ah! j'avais bien raison de maudire et de fuir toute espèce d'attachement. Sans celui

que tu as conservé pour ta maîtresse, sot animal, — et, en disant cela, il regardait Black avec une inexprimable tendresse, — nous serions à cette heure bien tranquilles, bien heureux dans notre petit jardin; tu jouerais sur les herbes de la pelouse, et moi je taillerais mes rosiers-noisettes qui en ont grand besoin. Et cet infernal charbon qui ne s'allume pas! il ne s'allumera jamais, sac à papier! Si encore j'avais pu trouver quelqu'un dans la maison, j'eusse fait soigner cette jeune fille. L'argent m'aurait évité cette corvée; j'en eusse donné de grand cœur autant qu'on m'en aurait demandé; voyons, franchement, cela ne serait-il pas revenu au même?

— Non, chevalier, dit une voix derrière Dieu-donné, non, cela ne serait pas revenu au même, et vous vous en apercevrez si nous avons le bonheur de sauver la malade à laquelle vous vous intéressez.

— Ah! c'est vous, docteur, dit le chevalier, qui avait tressailli aux premières paroles prononcées par la voix, mais qui, s'étant retourné, avait reconnu la figure grave et douce du médecin; c'est que, voyez-vous? je puis vous avouer cela à vous, j'ai horreur des malades et grand peur des maladies.

— Votre mérite et la satisfaction de votre conscience n'en seront que plus grands, répondit le médecin; puis, croyez-le bien, on s'habitue à tout, et vous n'en aurez pas soigné une dizaine

comme celle-là que vous ne voudrez plus d'un autre métier. Ah ça? où est la malade?

— Ici, dit le chevalier, en montrant le lit.

Le docteur s'avança vers la jeune fille; mais Black, en voyant s'approcher le docteur de sa jeune maîtresse, poussa un aboi menaçant.

— Eh bien! Black, eh bien! mon garçon, dit le chevalier, qu'est-ce que cela signifie?

Et il fit taire le chien en le caressant.

Le docteur prit la lampe et promena la lueur vacillante sur le visage de la malade.

— Ah! ah! dit-il, je m'en doutais bien, mais je ne croyais pas le cas si grave.

— Qu'est-ce donc? demanda le chevalier.

— Ce que c'est? c'est le choléra-morbus, le vrai choléra-morbus, le choléra asiatique dans toute sa hideuse énergie.

— Sac à papier! s'écria le chevalier.

Et il courut du côté de l'échelle.

Mais avant d'être arrivé à la trappe, les jambes lui avaient manqué, et il était tombé sur un escabeau.

— Eh bien! qu'avez-vous donc, chevalier? demanda le docteur.

— Le choléra-morbus, répétait celui-ci auquel l'haleine manquait pour respirer et la force pour se lever; le choléra-morbus, mais le choléra-morbus est contagieux, docteur!

— Les uns disent endémique, les autres con-

tagieux ; nous ne sommes point d'accord là-dessus.

— Mais votre avis à vous ? demanda Dieu-donné.

— Mon avis à moi, c'est qu'il est contagieux, répondit le docteur ; mais nous n'avons pas à nous préoccuper de cela pour le moment.

— Comment ! nous n'avons pas à nous préoccuper de cela ; mais je vous prie de croire, docteur, que je ne me préoccupe pas d'autre chose.

Et en effet le chevalier était pâle comme un mort ; de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front ; ses dents s'entrechoquaient.

— Allons donc, dit le docteur, vous si brave quand il s'agit de la fièvre jaune, vous auriez peur du choléra, chevalier !

— De la fièvre jaune, balbutia Dieudonné ; comment savez-vous que je suis brave quand il s'agit de la fièvre jaune ?

— Bon ! répondit le docteur, ne vous ai-je pas vu à l'œuvre ?

— Quand cela ? demanda le chevalier d'un air effaré.

— Mais quand vous avez soigné votre ami, le pauvre capitaine Dumesnil, à Papaéti, est-ce que je n'étais pas là ?

— Là, vous, vous étiez-là ? fit le chevalier tout étourdi.

— Je comprends, vous ne reconnaissez pas

le jeune docteur du *Dauphin*, j'avais vingt-six ans, j'en ai quarante-et-un. Quatorze ou quinze ans changent fort un homme; vous aussi, chevalier, vous vous êtes arrondi.

— Tiens, tiens, tiens! fit le chevalier, comment! c'est vous, docteur?

— Oui, c'est moi; j'ai quitté le service et me suis établi à Chartres. — Deux montagnes ne se rencontrent pas, chevalier; mais deux hommes se rencontrent, et la preuve, c'est que nous voilà tous deux au lit d'une autre malade qui ne vaut guère mieux que le pauvre capitaine.

— Mais le choléra, docteur! le choléra!

— C'est le cousin germain de la fièvre jaune, de la peste noire, du vomito-negro; n'avez pas plus peur de lui que vous n'avez eu de l'autre; tout cela est de la famille des chiens enragés, qui ne mordent que ceux qui se sauvent. Du courage, morbleu! Voilà un morceau de ruban rouge que je vois à votre boutonnière qui prouve que vous avez été au feu; rappelez-vous vos beaux jours de vieux militaire, et marchons au choléra comme vous marchiez au feu.

— Mais, balbutia le *vieux soldat*, ne pensez-vous point, docteur, que nous nous exposons à un danger inutile, et croyez-vous que nous avons quelque chance de sauver cette malheureuse jeune fille?

Piqué dans son amour-propre, le chevalier, comme on voit, se résignait à parler au pluriel.

— Peu de chance, j'en conviens, reprit le docteur; la malade est déjà dans la période algide, les ongles noircissent, les yeux se creusent, les extrémités sont froides, je parierais que la langue est déjà glacée. Mais, qu'importe! elle vit; il faut combattre la camarde; j'ai l'habitude, vous le savez, de ne point lâcher pied devant elle, je suis de la race des boules-dogues, chevalier; tant qu'il me reste un morceau entre les dents, je tiens bon; mais nous avons déjà perdu trop de temps à l'œuvre.

Le chevalier, sous l'impression de la terreur que lui avait causée le mot choléra, fut d'abord à peu près inutile au médecin; par bonheur le docteur qui s'était douté, d'après les quelques mots dits par le chevalier à son domestique, qu'il s'agissait d'une attaque de choléra, avait pris dans sa pharmacie de l'éther et du vétratrum, les deux médicamens à l'aide desquels il combattait le choléra. Le pauvre Dieudonné allait dans la chambre comme s'il eût perdu l'esprit; mais, à la longue, le calme et la conscience avec lesquels l'homme de l'art approchait de la malade, respirait son souffle, la palpait, apaisèrent ses appréhensions, amoindrirent sa frayeur.

Son affection pour le pauvre chien avait déjà battu en brèche le sentiment d'égoïsme qu'il avait installé dans son cœur; son orgueil mis en jeu, et surtout la pitié pour les souffrances de la malade achevèrent d'en triompher peu à peu.

A son tour, il se rapprocha du grabat de la mourante, et il aida le docteur à placer autour d'elle les briques que ce dernier avait arrachées au mur pour les chauffer.

L'épagnéul comprit sans doute le but des soins que l'on rendait à sa maîtresse, et sauta en bas du lit pour laisser le champ libre aux deux hommes et vint lécher les mains au chevalier.

Ce signe de reconnaissance toucha vivement Dieudonné; les hallucinations de métempsychose lui revinrent à l'esprit, et il s'écria avec enthousiasme :

— Sois tranquille, mon pauvre Dumesnil, nous la sauverons.

Le docteur était trop occupé de la malade pour faire attention aux paroles singulières que le chevalier adressait au chien noir; il n'en comprit que le sens général.

— Oui, dit-il, chevalier, oui, espérons; voici les extrémités qui se réchauffent, mais, si elle en échappe, ce sera bien à vous qu'elle le devra.

— Vraiment! s'écria le chevalier.

— Pardieu! Mais il ne faut pas laisser votre œuvre incomplète; je vous demande pardon de vous envoyer en course, chevalier.

— Oh! disposez de moi.

— Vous comprenez que ma présence à moi est nécessaire ici.

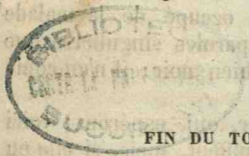
— Sac à papier! Je crois bien que je le comprends!

Le docteur tira un petit carnet de sa poche, écrivit quelques lignes au crayon sur une feuille qu'il déchira.

— Courez chez le pharmacien, chevalier, et rapportez-moi cette ordonnance.

— Tout ce que vous voudrez, docteur, pourvu que je la sauve, s'écria le chevalier entrant à corps perdu dans la lutte et brûlant ses vaisseaux.

Le chevalier ne fut pas plus de dix minutes pour aller et venir, et, lorsqu'il rentra dans le grenier, il trouva au docteur un air souriant, qui le paya largement de ses peines.



FIN DU TOME DEUXIEME

